

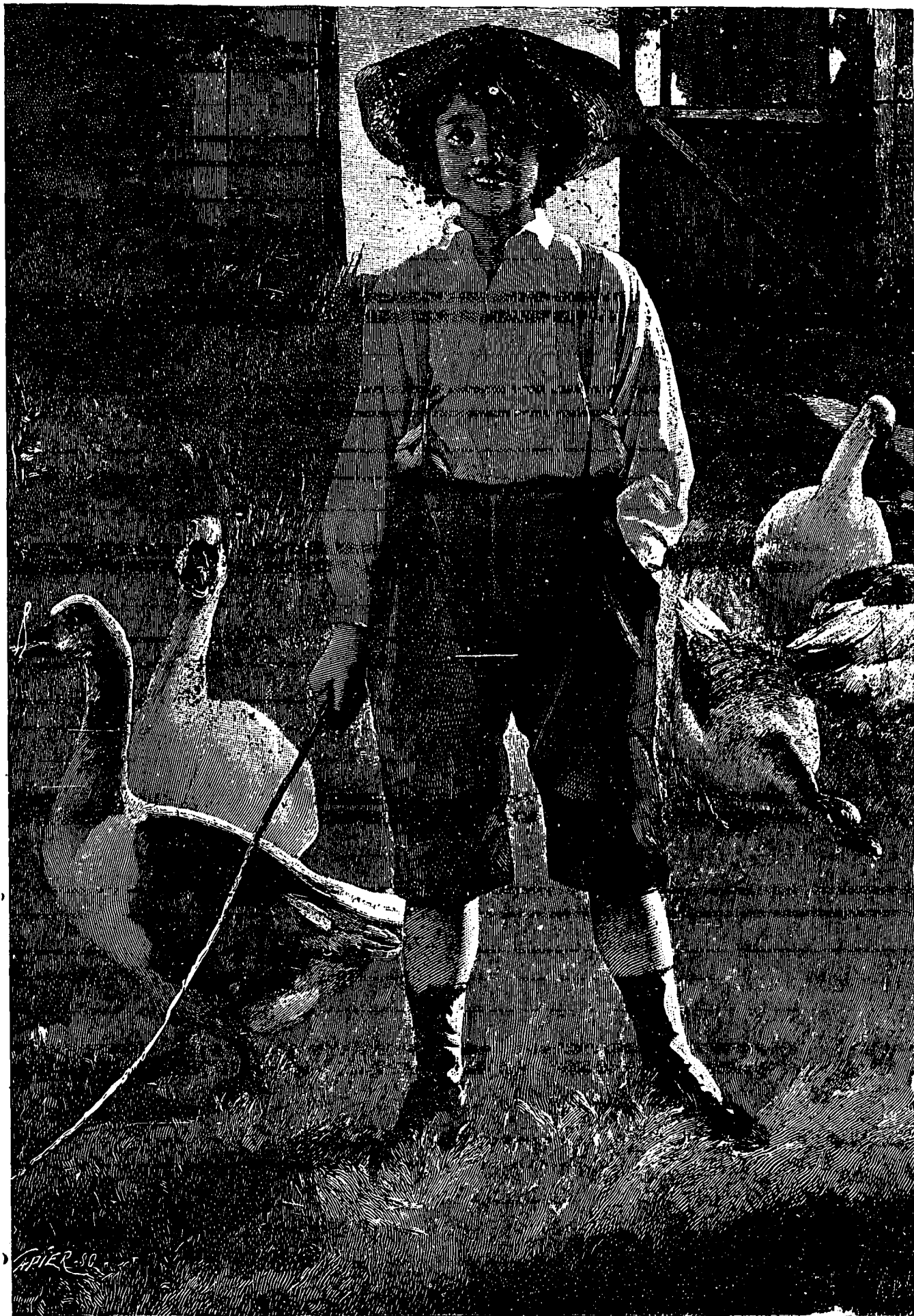
Le Samedi

VOL. III.—NO 11

MONTREAL, 22 AOUT 1891

PAR ANNEE \$2.50
LE NUMERO 5 CTS.

LA PREMIERE VISITE D'ERNEST A LA CAMPAGNE



AVANT ÉPUISÉ LA SÉRIE DES POULES QUI ONT CESSÉ DE VIVRE, PASSE A SES AUTRES AMIES.

Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centins.

S'adresser pour les informations, les abonnements et
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"
MONTREAL.

MONTREAL, 22 AOUT 1891.

NOTRE NUMÉRO D'ÉTÉ

Nous publions cette semaine, indépendamment du présent numéro, notre livraison de l'ÉTÉ. Nos lecteurs seront forcés de l'admirer et de la savourer; car rien encore de semblable n'a été publié dans le pays, nous pourrions peut-être ajouter: dans aucun pays. Cette livraison se compose de trente-deux pages, dont vingt-six de texte et de gravures. Mais ce ne sont pas des gravures ordinaires. Elles sont toutes d'un ordre supérieur et dénotent la touche artistique. Sept ou huit de ces gravures sont aussi grandes que le format du SAMEDI même, tandis que celle du milieu, une fine gravure sur acier, couvre les deux pages. A part ces morceaux qui sont des chefs-d'œuvre, on y trouve une soixantaine d'autres sujets également bien exécutés.

Nous n'avons aucune hésitation à proclamer que ce numéro fera sensation et qu'il y aura une course pour l'obtenir.

Le prix en est de 10 centins.

UN HOMME FIABLE



Le papa.—Eponser Alfred, mon commis? Tu perds la tête.

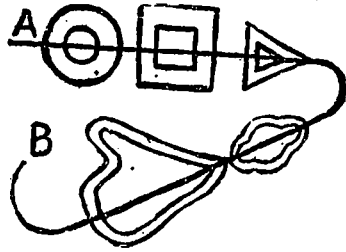
Alice.—Il n'est pas riche, c'est vrai; mais c'est un homme fiable.

Le papa.—Fiable, je te crois. Il est régulier comme l'horloge. On peut toujours dire ce qu'il va faire ensuite.

Alice.—Vrai, papa?

Le papa.—Oui, on peut annoncer à coup sûr qu'il ne fera rien.

PASSE-TEMPS



Partez de la lettre A, passez sur toutes les lignes indiquées ci-dessus et arrivez à la lettre B, sans toucher deux fois à la même place.

CHASSE-SPLEEN

L'avare laisse tout à ses héritiers, excepté des regrets.

Il faut être très brave pour faire reculer une échéance.

Un bienfait reçu est la plus sacrée de toutes les dettes.

C'est par l'esprit qu'on s'amuse, mais c'est par le cœur qu'on ne s'ennuie pas.

Plus un homme a d'habitudes, moins il a d'indépendance.

L'homme pusillanime s'effraye avant le danger, le lâche pendant, le brave après.

En cherchant à faire de l'esprit, on oublie souvent qu'il faudrait en avoir.

Un homme et une femme ne peuvent se détester véritablement que s'ils ont été en amour.

Le diable ne s'ennuiera pas tant qu'il y aura des gens qui ont l'ambition d'aller au ciel sans payer.

Ce n'est que lorsqu'on se fait la barbe soi-même que l'on comprend qu'on est son pire ennemi.

Il ne faudrait pas être si sévère sur les mœurs des araignées. Les mouches leur offrent tant de chances.

Bien peu de maris iraient au ciel s'ils étaient obligés de prouver leur innocence par le témoignage de leurs femmes.

Il fait si froid dans l'Alaska qu'on n'a jamais pu mettre assez épais d'hypothèques sur une maison pour empêcher qu'en y gèle.

Que les femmes n'oublient pas ceci: L'homme est comme un œuf. Le tenir un peu dans l'eau bouillante le rend très bon; trop, ça l'endurcit.

Un homme de nos connaissances a attendu pour se marier qu'il eut 83 ans. C'est à peu près comme le coureur qui prend un air d'aller de trois milles pour faire un saut de trois pieds.

Un correspondant nous demande combien il faut de billets de banque de dix piastres pour faire un quintal. S'il veut venir à notre bureau entre 1 heure et 5 heures p. m. le samedi, quand l'argent de la semaine rentre dans la caisse, nous en pèserons un quintal pour lui faire plaisir.

Il y a plusieurs manières de dire qu'un billet d'admission dans les chars, dans un concert, etc., n'est pas transmissible; mais les nègres de New-York ont trouvé à ce sujet la formule la plus éloquente. A l'un de leurs derniers bals on lisait: "Billets: 50 cents. Pas un homme ne sera admis à moins qu'il ne se présente lui-même."

MOTS D'ENFANTS

Le papa.—Eh bien, Alfred, as-tu fait quelque bonne action aujourd'hui? Conte-moi cela.

Alfred (8 ans).—Oui, papa, j'ai donné cinq sous à un petit pauvre.

Le papa.—Bien, mon enfant; il n'y a rien de beau comme la charité. C'était probablement un petit orphelin?

Alfred.—Je ne lui ai pas demandé. Je lui ai donné l'argent pour qu'il flanquât la volée à un gamin qui m'envoyait des pierres.

La grand'maman.—Tu ne manges plus, ma chérie?

Loulou (qui a mangé comme un ogre et qui ne peut plus toucher à un met).—C'est bien de valeur, grand'maman; mais il n'y a plus que mes yeux qui ont faim.

Toto ouvrant la bouche de sa maman.—Ouvre, que je voie ta voix.

Professeur.—J'achète 1¼ verge de drap à 97½ cts la verge pour me faire un vêtement, combien ce vêtement m'aura-t-il coûté?

Elève, à qui la pratique des fractions manque.—D'abord, vous n'en aurez pas assez d'une verge et un quart; il vous en faut deux verges. Et puis, prenez mon avis: payez votre drap deux piastres. Vous aurez alors quelque chose de gentil pour quatre piastres.

Jeune visiteur.—Ainsi mademoiselle Caroline est la plus âgée de la famille? Qui est après elle?

Tomme (jeune frère).—Il n'est pas encore venu un chat après elle. Papa a pourtant dit que le premier qui en voudrait l'aurait.

Professeur.—Comment! te voilà ici! Je t'avais dit de ne pas venir à l'école tant qu'il y aurait de la picotte chez vous?

Alfred.—Je ne viens pas à l'école, non plus. C'est seulement pour jouer avec les garçons jusqu'à ce que la classe ouvre.

La maman.—Johnny, tu es allé visiter les confitures en mon absence!

Johnny.—Non, maman; est-ce qu'elles ont diminué?

La maman.—Oui; il y en a deux fois moins que lorsque je suis partie.

Johnny.—Mais tu oublies que tu es restée en ville deux fois plus longtemps que tu n'aurais dû.

La maman.—Tommy, je ne veux pas que tu ailles à la pêche avec Freddy Slocum. Il relève des fièvres.

Tommy.—Ne crains rien, maman; tu sais bien que je n'attrape jamais rien à la pêche.

ENTRE BONNES AMIES



Madame Laurie.—J'ai un mari si oublieux.

Madame Poivretsel.—Oui, j'ai remarqué qu'il s'oublie souvent.

UN EXCÈS DE PIÉTÉ

Un Turc était tombé dans un puits. Un Juif courut chercher une échelle et la lui descendit.

—Non pas, dit le fils du Croissant, je ne puis pas grimper dans cette échelle aujourd'hui ; c'est vendredi le jour consacré à Allah.

Et en dépit des représentations du Juif, il resta ce jour-là dans l'eau jusqu'au menton.

Le lendemain, le Juif vint voir si le Turc était encore en vie.

—Au nom d'Allah, lui dit le Turc, donne-moi l'échelle.

—Impossible, reprit le Juif ; c'est aujourd'hui samedi, notre Sabbat.

Et il s'en alla du côté de sa demeure.

UN PARI DANGEREUX

Deux finauds ont fait, dernièrement un pari : qui tiendrait le plus longtemps dans sa main une guêpe vivante. L'un s'était enduit la main de chloroforme, l'autre avait choisi une guêpe mâle qui, comme on le sait, n'a pas de dard. Stupéfaction réciproque de voir son adversaire résister si longtemps. Les deux parieurs étaient installés pour toute l'après midi et probablement pour toute la nuit quand celui qui avait eu recours à la chimie poussa un cri douloureux : le chloroforme avait eu le temps de s'évaporer et la guêpe avait repris ses sens et l'usage de son aiguillon.

CONSEILS POUR LES VACANCES

CHERS LECTEURS,

Rappelez-vous dans vos excursions de l'été :

Que les vaches enrégées et les bull dogs ne peuvent pas grimper dans les arbres ;

Que c'est perdre son temps que de vouloir prendre des poissons de deux pouces de long avec des manches de ligne de douze pieds ;

Que si vous croyez être utile aux cultivateurs qui charroient leur foin en donnant des coups de fourches aux chevaux, vous êtes dans l'erreur ;

Que vous ne devez jamais essayer de lancer un cerf-volant dans le bois ;

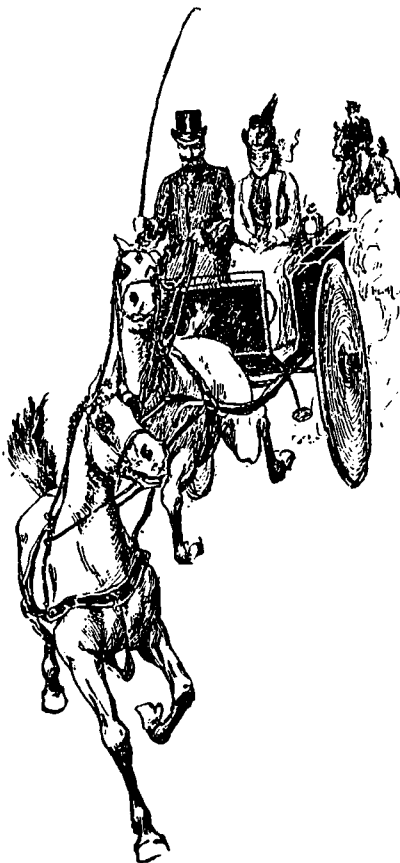
Qu'il est de bonne politique de rendre le sourire à un chien étranger qui vous reçoit gaie-ment ; de même que s'il court sur vous, ce qu'il y a de mieux à faire c'est de courir plus fort que lui ;

COMMENTAIRES INJUSTIFIABLES



Penoute.—Ils m'en veulent que je me remarie ! Ils me disent que ça ne fait que deux mois que ma femme est morte ! C'te bêtise ! Elle ne sera jamais plus morte qu'à cela.

UNE SURPRISE DE CŒUR



Lui.—Tiens le monsieur à cheval que nous venons de passer, a été complètement ruiné à la bourse avant hier.

Elle. Quoi ! Le père de cette demoiselle Lingot qu'on disait si riche et qui a épousé le jeune Accroche-cœur il y a deux mois ?

Lui.—Précisément. C'est Accroche-cœur qui va être épaté d'apprendre qu'il a fait un mariage d'amour.

Que vous ne devez jamais vous mettre en frais de nager dans un étang qui a six pouces de vase et deux pieds d'eau ;

Que vous ne devez pas joindre l'injure à l'insulte en faisant rôtir le blé-d'inde que vous avez volé avec la cléture du propriétaire ;

Que vous perdrez votre temps à attendre que la girouette du hangard où vous demeurez chante le coq ;

Que si vous partez pour un pique-nique prolongé, vous ne devez pas consommer vos provisions, surtout le whiskey, dès dix heures du matin ;

Que vous ne devez jamais vous fâcher contre les coqs qui vous réveillent à quatre heures du matin, attendu qu'ils n'ont pas la moindre idée que vous venez seulement de vous mettre au lit ;

Que si une oie crie en vous voyant, vous ne devez pas lui répondre sur le même ton, ces manières n'appartenant qu'aux oies ;

Qu'il est inutile à essayer de glisser du faite d'une grange, tant la chose est dangereuse pour les pantalons et pour le cou.

ÉTEIGNOIR

L'objection contre les chemins de fer n'a pas été limitée aux défunts Darce et Marchildon. En 1836 le Collège Médical de la Bavière avait décrété ce qui suit :

Le transport au moyen de voitures mues par la vapeur devrait être interdit dans l'intérêt de la santé publique. Le mouvement brusque de ces chemins ne peut manquer de produire une commotion cérébrale de la nature du délire furieux. Et en supposant que les voyageurs veulent courir le risque pour eux, il faut protéger les tiers. La vue seule d'un train peut causer des désordres cérébraux. Les autorités devraient, dans tous les cas, border les deux côtés des chemins de fer de haies en planches assez élevées pour que les gens le long de la ligne ne voient rien passer.

A PIERRE CORNEILLE

Sur ta tombe, humblement, Maître, je viens prier, Puisque l'Art seul nous reste en ce temps où tout croule, Je viens, m'écartant de la foule, M'agenouiller, pieux, sous ton divin Laurier.

Nous n'avons plus de foi, le Neant nous réclame ; Nous avons oublié tes sublimes leçons ; Nous n'avons supprimé que l'Âme.

Tes héros, qui, jadis, faisaient vibrer nos cœurs ; Tes femmes au front pur, âmes impolluées ; Tout fait place aux prostituées ! Maître, les histrions sont aujourd'hui vainqueurs.

Ils sont bien nos vainqueurs, ces traquants du Temple, Ceux dont le souffle immonde, hélas, a tout flétri ! Devant les Dieux tombés ils ont lâchement ri, Et le vulgaire les contemple.

Sinistres bateleurs, ils disent : nous avons Avec grâce ébranlé, vos vieilles cathédrales, Entendez, entendez les râles ! Sur ces débris sacrés joyeusement bavons !

Cependant nous allons sur la stérile route, Et le sable toujours, et jamais l'Oasis, Derrière le voile d'Isis, Nous avons vu la mort du doigt montrant le Doute.

Qui nous rendra jamais l'illusion divine ? La foi des chevaliers, la candeur des héros ? Nous frappons notre front contre tes durs bourreaux, Réalité vile et mesquine.

Et s'il était, pourtant, de plus purs horizons ! Si la Réalité n'était qu'un sot mensonge, Pourquoi du doux pays du songe, Nous avoir attirés dans ces froides prisons ?

Si votre vérité n'est qu'une autre Chimère, Pourquoi nous avoir dit :—au-delà tout est faux, — Et pourquoi le tranchant de vos stupides faux Épargna-t-il l'absinthe amère ?

Oh ! Corneille, jadis que la vie était belle ! On marchait sans broncher, jusqu'au bout du chemin, L'Honneur tendait à tous la main, Quant il fallait gravir la sente trop rebelle.

Mais tout ce qui fut grand bien loin s'en est allé, Et chacun de nos pas heurte une vilénie.

Eh bien, non ! il nous reste encore, Maître, ta flamme ! Je blasphémiais ; tes vers en nous chantent toujours, Ta mâle harmonie en nos jours, Les plus vils nous soutient et nous élargit l'Âme.

Sois toujours notre guide, et dans les temps mauvais Raffermiss tous nos pas vers l'immense Clarté ! Et que vers l'éternelle et sublime Beauté, Le plus humble dise : je vais !

Si le vulgaire impie insolemment nous raille, Hautains, nous passerons, dédaigneux de ses cris, Préférant le sort des proscrits, Aux applaudissements d'une vile canaille.

Et s'il nous faut vieillir, inconnus, pauvres, seuls, A toi nous songerons, ô vieux Maître héroïque, Alors nous attendrons la mort, le front stoïque, Couchés dans nos obscurs linéails.

Sur ta tombe humblement, Maître, je viens prier, Puisque l'Art seul nous reste en ce temps où tout croule, Je viens, m'écartant de la foule, M'agenouiller, pieux, sous ton divin Laurier.

AUGUSTE CHEVILACK.

IVRESSE ACCENTUÉE

Pochard examinant la manœuvre des chars.— Ça c'hest shoul, ces chars-là ! Vhont en arrière sans le savoir. M'hoi, au moins, j'he peux aller dhe côté.

UN JUGEMENT ULTRA VIRES



(Che, un chapelier.)

M. Porceppe prenant un client pour un commis. — Regardez ; ce chapeau là me fait très mal. Le client sans s'en rendre compte.—Votre habillement aussi, tonnerre de chien !

UNE ANNÉE DE DÉPENSES



Lui. Encore de l'argent ! Tu vas me faire mourir.
Elle. Dans ce cas-là, mets cent piastres de plus, je t'en prie. Le noir est très cher cette année.

LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens)

Rue du Helder, dans un petit salon bleu :
Là se trouve une très belle personne, du nom de Mathilde D***
Mathilde D*** ! Elle chante mal, mais avec une si jolie voix !
—Une carpe... *coléenne* ! disait, avant-hier, une de ses bonnes petites amies.

Madame X... est mariée à un butor qui la roue de coups.
Son mari, depuis quelques jours, est très gravement malade.
—Comment va M. X... ? lui demande une amie.
—Oh ! maintenant, *il ne bat plus que d'une aile.*

Entendu place de la Roquette :
—Connais-tu la différence qui existe entre les jours et la guillotine ?
—??
—Il n'y en a pas : les jours sont comme la guillotine, ils *racourcissent*.

Entre Marseillais et Bordelais :
—A Marseille, une nuit, mon cher, des malfaiteurs ont enlevé toutes les portes des maisons de la Cannebière, té !
—A Bordeaux, c'est différent. Quand les voleurs ne trouvent pas de portes dans une maison, ils en posent pour vexer les gens.

COUPS DE RASOIR

—Quel est le compositeur de musique le plus vertueux ?
—??
—Liszt.
—??
—Ne dit-on pas *L'austrère Liszt* ! !

Un mendiant demande l'aumône en déclarant que, sans son chien, il serait mort de faim depuis longtemps.
—Comment, sans votre chien ? lui demande une âme compatissante.
—Oui, monsieur, je l'ai déjà vendu trois fois ; mais chaque fois il revient à la maison.

—Les hommes, dit madame, tiennent toujours à avoir un garçon ; ainsi, mon père disait sans cesse qu'il regrettait beaucoup que je ne fusse pas un garçon.

Monsieur, avec un soupir :
—Moi aussi.

Sur la plage :
—Comment, madame la marquise, vous prenez deux bains par jour ?
—Oui, baron, mais pour être juste, je dois avouer que pendant l'hiver je n'en prends pas un seul.

Un général passe une inspection dans une caserne ; arrivé à la cuisine, il demande le caporal de semaine et lui dit :
—Est-on content du pain, caporal ?
—Assez, mon général, quoiqu'il vous emporte la gueule...
—La gueule... On ne dit pas la gueule.
—Pardon, mon général, articule le troupier rougissant, je ne parle pas de la vôtre, mais de la mienne.

—Bonne maman, en chemin de fer, les enfants tout petits, tout petits, ne payent que moitié ?
—Oui, eh bien ?
—Eh bien ! est-ce que les personnes très vieilles, très vieilles... enfin, est-ce que, toi, tu paies double ?

Après avoir gardé une voiture pendant deux heures, le baron Rapineau donne au cocher quatre francs deux sous.

—Je vois que vous n'êtes pas riche, gardez-les, je vous les donne, dit le cocher... en lui rendant les deux sous.
Le baron, un peu désappointé :
—Quand on prend de ces airs-là, ce n'est pas les deux sous qu'on rend, c'est les quatre francs !

A la chambrée :
—Sergent, voulez-vous me dire, sauf votre respect, si Souakim est au Tonkin ?
—Fusillier... je ne le crois pas... ou du moins, s'il y est, il n'y a pas longtemps.

Place de la Roquette :
Le condamné qu'on va exécuter est un joueur forcené que l'écarté a conduit d'abord au vol, puis au crime.
Au moment où, le cou dans la lunette, il voit M. Deibler s'approcher du décalé :
—A vous à couper, dit-il d'une voix aimable.

BEAUTÉ FIN DE SIÈCLE



Elle de Laquarantaine. — Oh ! non, nous ne sommes pas en amour, nous ne sommes que fiancés.

NOS CHÉRIS



Tommie. — Hein ? Qu'est-ce que tu dis ? Je ne comprends pas.
Grand'maman. — Rien ; je me parlais à moi-même.
Tommie. — Faut que tu sois bien sourde. Moi, quand je ne parle, je me comprends tout de suite.

Notre pauvre ami C... vient de perdre sa belle-mère.
—Elle a conservé sa connaissance ? demande quelqu'un.
—Jusqu'au bout. Deux minutes avant de mourir, elle me jetait encore sa fiole de potion à la figure.

Un individu, furieux, entre dans un bazar.
—Monsieur, vous m'avez indignement volé ! Je vous ai acheté hier un parapluie, à 9 fr. 75, et voyez dans quel état il est !
—C'est bizarre !... machonne le marchand.
Et il inspecte les ressorts, les baleines, les taillétas.
Puis, tout à coup :
—Est-ce que vous ne l'auriez pas laissé mouiller ?

Au restaurant :
—Dites moi, Jules, c'est bien un canard sauvage que je mange là ?
—Oh ! oui, monsieur, tellement sauvage, qu'il a fallu le poursuivre un bon quart d'heure dans la basse cour avant de l'attraper.

Dans un restaurant à vingt-deux sous :
—Garçon, vos œufs à la coque sont ignobles, appelez le patron.
Le patron arrive, regarde les œufs et, s'adressant au garçon d'un air indigné :
—Imbécile ! vous avez l'aplomb de servir ces œufs à la coque. Quand les œufs sont dans cet état, on les sert en omelette.

COMME LA TOMBE

Courtepattes. — Veux-tu que je te dise un grand secret ? Je suis à sec et j'ai besoin de dix piastres.
Serrelapogne. — Compte sur ma discrétion. Je serai muet comme la tombe ; je n'ai rien entendu.

TROP TARD

Dame exaspérée à un cocher de place. — Vous entendrez parler de moi plus tard. Donnez-moi votre nom.
Le cocher, avec sang-froid. — Ah ! c'est malheureux, madame ; mais c'est trop tard pour que je vous le donne ; je suis marié de la semaine dernière.

A CELLES QUI NOUS AIMENT

Vos mains frêles comme les fleurs,
Vos mains blanches et parfumées
Sont faites pour sécher nos pleurs ;

Car vous êtes les bien aimées,
Qui dans nos cœurs ensanglantés
Endormez les douleurs charnées ;

Oh ! les bonnes réalités
Que les caresses d'une femme
Pour les rêveurs désenchantés !

Un désir cruel nous enflamme,
Mais vos baisers bercereurs et doux
Versent le calme dans notre âme ;

Que nous resterait-il sans vous,
Et qui comprendrait les chimères
Des chercheurs moroses et fous ?

Que d'ennuis ! que d'heures amères,
Quel sombre découragement,
Sans les épouses et les mères ?

Vos cœurs seuls ont ce dévouement,
Que rien n'arrête et ne rebute
Pour nous faire un sort plus élément.

Si cruelle que soit la chute,
Seules vous n'abandonnez pas
Les vaincus tombés dans la lutte.

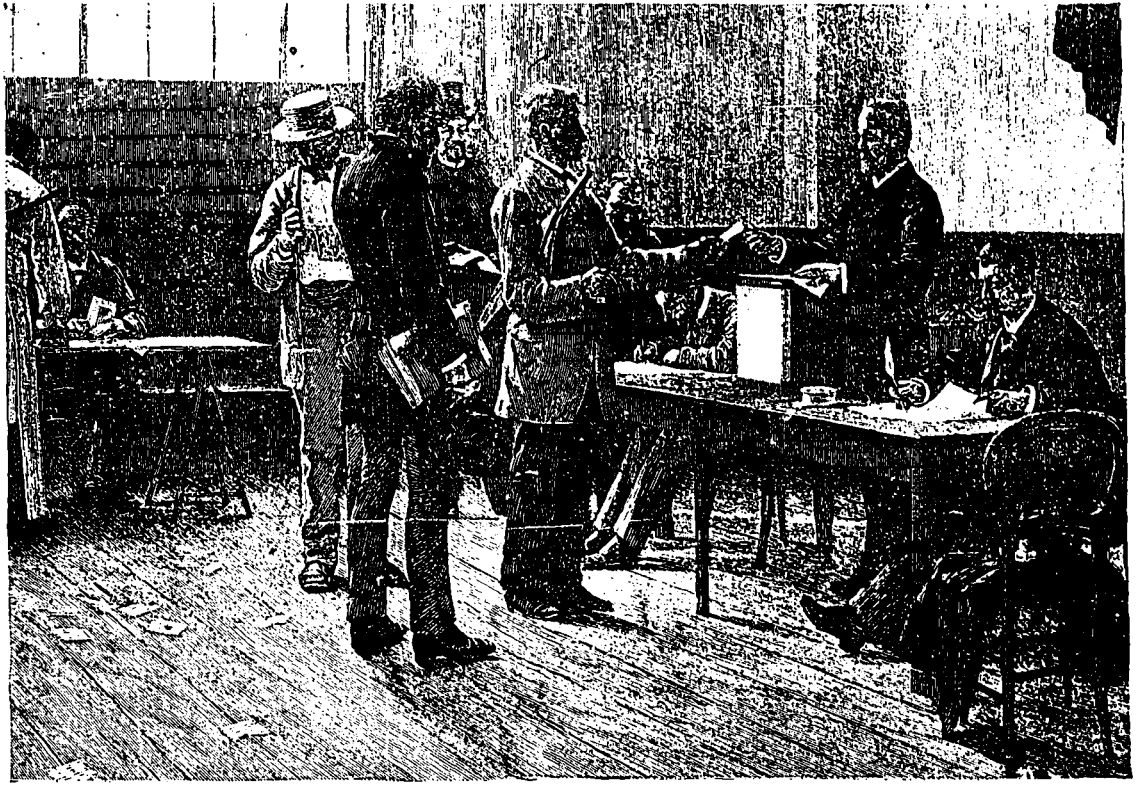
Aussi, vous êtes ici-bas
L'espoir des ivresses profondes,
L'étoile qui guide nos pas,

La forêt calme au bord des ondes
Où l'on vient au déclin du jour,
Las des étreintes infécondes,

Renaitre et vivre en votre amour.

RAOUL GINESTE.

UN CHEF-D'ŒUVRE D'OFFICIALITÉ



Commis du fonds de pension. — Ce certificat n'est pas bon. Il porte la date du 21 juillet, tandis que votre pension est devenue due le 15 juillet.

Pensionnaire. — Quelle espèce de certificat faut-il donc ?

Le commis. — Il faut que vous ayez un certificat établissant que vous étiez vivant le 15 juillet.

LA BOITE AUX LETTRES DU "SAMEDI"

(Pour le SAMEDI)

RAVAUDERASSERIES ET EFFAROUCAILLONNADES

Un ministre du Parlement Provincial voulait,
l'autre jour, causer avec un de ses employés. Au

lieu de le demander dans son cabinet, il se rend directement chez lui.

On cause, on discute, on travaille.

Tout-à-coup, un énorme chien s'en vient gratter à la porte. Le directeur se lève, ouvre cette porte assez brusquement, et d'un revers de main bien appliqué envoie l'animal à dix pas plus loin.

— Ah ! mais, dit le ministre froissé, il me sem-

ble que vous pourriez expulser mon chien plus doucement que ça !

— Eh ! pardonnez-moi, monsieur le ministre, répond le directeur attendri, je ne savais pas que c'était *M. votre chien* !

Et il rappelle immédiatement la pauvre bête, fort surprise de se voir en si peu de temps l'objet de tant de rigueur et de tant de bonté.

LES PREMIÈRES COURSES



Bébé fin de siècle. — Pourquoi est-ce que je ne peux pas voir comme les autres ?

La scène se passe dans le cabinet de consultation du docteur L... l'un des plus célèbres spécialistes de Lévis.

Un individu, nommé Marre Handa, haut de six pieds et large à l'avenant, se présente.

— Quelle est votre affection ? lui demande le médecin.

— J'ai perdu l'appétit, répond le client d'une voix qui fait trembler les vitres.

— Cristi ! réplique le docteur en examinant le colosse ; je plains celui qui l'a trouvé. S'il n'est pas riche, c'est un homme ruiné dans quinze jours.

Une jeune fille lisant hier un journal, vit à la tête d'une colonne ces mots : "Terrible accident."

Et elle lut à haute voix :

"Nous apprenons une bien triste nouvelle. Un jeune homme de bonne famille, M. Pistolet, vient de se brûler la cervelle dans un bain..."

— Dans un bain ! interrompit le chef de la famille solennellement ; jamais je ne le croirai ! Il fallait que l'eau fut terriblement chaude !

Le capitaine d'un steamer chargé d'émigrants, causant un jour avec un de ceux-ci, sur le pont, demanda à l'expatrié pourquoi ils emmenaient avec eux un vieillard de quatre-vingts ans.

— Vous savez que nous allons fonder une colonie, là-bas ? dit l'émigrant.

— Oui, répondit le capitaine.

— Eh bien ! ce vieillard que nous emmenons, c'est pour l'inauguration de notre cimetière.

Deux amis causent ensemble.

— Sais-tu, dit l'un, qu'au théâtre et au bal, c'est principalement le mardi gras qu'on voit les recettes monter.

— Mais oui ! répondit l'autre ; et le mercredi descendre.

Lévis, août 1891.

AGUM ERATE.

DEUX TÉMOINS OCULAIRES



Sergent de ville. — Y avait-il des témoins quand Mike Flynn vous a noirci l'œil ?
Patrick. — Oui, deux.
Sergent. — Qui ça ?
Patrick. — Il y avait Mike Flynn.
Sergent. — Et l'autre ?
Patrick. — Il y avait moi, aussi.

LA PEAU

La peau, cette enveloppe protectrice de l'homme, constitue un tissu éminemment vasculaire, qui maintient en équilibre la température du corps. De plus, c'est un agent de sécrétion, d'excrétion, d'absorption, et de respiration. Aussi, depuis Sanctorius, tous les physiologistes se sont accordés à considérer la peau comme l'un de nos plus importants organes et à river intimement les conditions de la santé humaine au bon fonctionnement du tégument externe.

Par les sécrétions sudorale et sébacée, et par la respiration constante dont ses innombrables pores sont le siège, la peau dégage plus de substances que les reins, que les poumons eux-mêmes. C'est pourquoi les animaux dont on supprime les fonctions cutanées meurent, plus lentement, mais aussi sûrement, que si l'on venait à entraver chez eux l'acte respiratoire.

Plusieurs historiens racontent que lors d'une grande cavalcade italienne, on avait mis en tête du cortège un char, sur lequel était couché un "enfant d'or." Pour obtenir la perfection de ce symbole vivant, on avait collé très exactement sur tout son corps du papier d'or. Quand, au bout de cinq ou six heures, le cortège s'arrêta, on voulut faire descendre l'enfant; mais on se trouva en face d'un cadavre, la pauvre victime était morte asphyxiée.

Il n'est pas besoin d'insister davantage pour établir l'importance des soins de la peau. Ces soins comprennent des moyens variés que nous allons examiner successivement.

Nous parlerons d'abord des frictions et du massage.

L'effet général de ces deux opérations est d'entretenir l'énergie de la circulation dans les capillaires de la peau, et de ranimer la calorification. Elles favorisent le développement de l'électricité sur le tégument externe, activent les sécrétions épidermiques, débarrassent la peau de poussières inertes ou nuisibles, facilitent la transpiration insensible et l'excrétion sudorale. Leur pratique donne un sentiment de bien-être général; sous la main qui presse les muscles, l'élasticité de la jeunesse se réveille. Les frictions et le

massage font aussi disparaître la fatigue après les travaux pénibles, les marches forcées, les veilles prolongées; enfin, ils éloignent véritablement la vieillesse.

Pour seconder les effets du massage, on se sert de liquides alcooliques, de pommades diverses, d'huile d'olive pure ou parfumée.

C'est Raspail qui a dit avec raison: "le malpropre est la proie d'un malaise continu." Inversement, la propreté préserve des indispositions et des maladies; elle est la "santé visible." Or, préconiser la propreté, c'est recommander l'usage fréquent de l'eau.

L'eau était pour les Anciens, un élément d'une valeur inappréciable; presque toutes les religions l'ont poétisée par la pratique du baptême et des ablutions. Chez les Grecs, le bain était une des obligations les plus sacrées de l'hospitalité; chez les Romains, il était l'objet des raffinements les plus luxueux. Les Ayurvédas témoignent de l'importance qu'avaient les ablutions chez les Hindous de l'antiquité. Moïse, chez les Hébreux, Mahomet chez les Arabes, multiplièrent considérablement le nombre de ces ablutions, toujours sous le prétexte emblématique d'une purification morale, mais en réalité parce qu'ils sentaient profondément l'influence salutaire de ces pratiques d'hygiène, parce qu'ils savaient que l'eau est à la peau ce que l'air est aux poumons.

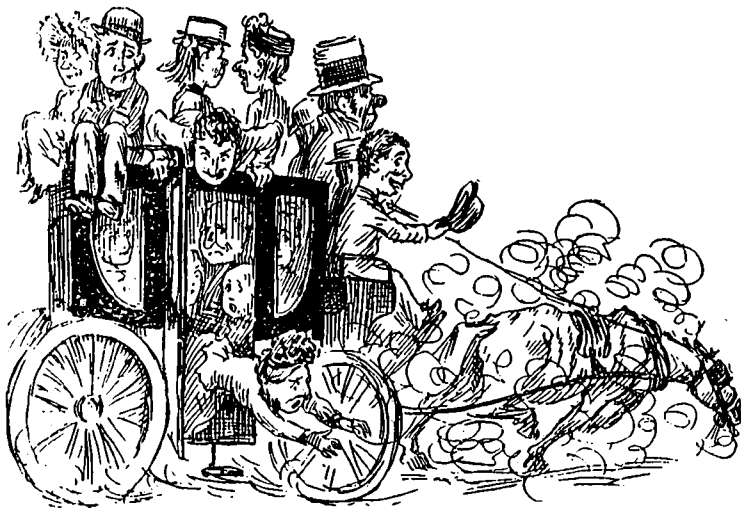
L'usage de l'eau est capable de tonifier le tégument externe, de favoriser ses facultés d'absorption, d'entraîner les produits épidermiques usés, et de conserver ainsi l'intégralité du toucher. Les lotions et les bains doivent donc jouer dans l'hygiène privée un rôle prépondérant, et cela indépendamment de toute considération de sexe, d'âge et de condition.

Deux fois par jour au moins, il faut lotionner son visage et ses mains; ces lotions se feront de préférence le matin au lever et le soir au coucher.

Théoriquement, l'eau chaude est meilleure pour la propreté que l'eau froide, parce qu'elle dissout mieux les corps gras et les impuretés du tégument, — parce qu'en un mot, elle nettoie mieux. Toutefois, le lavage à l'eau froide est indispensable pour endurcir contre les variations atmosphériques les parties de la surface cutanée qui sont habituellement exposées à l'air.

Pour les ablutions, le savon est un auxiliaire des plus utiles. Instrument par excellence de la propreté, il déterge la peau en l'assouplissant et en émulsionnant les particules grasses qui la souillent. Le savon de Marseille est préférable au savon noir, qui mousse difficilement. Il faut éviter pour la peau fine du visage, les savons mous

LA FAMILLE RATIBOIS



En pique-nique.

UNE GRANDE FÊTE EN PERSPECTIVE



Mademoiselle Héloïse organisant un concours de quilles. — Voulez-vous, monsieur Edouard, me donner votre nom pour un prix de cinq dollars.
Edouard. — Mon nom! Mais, mademoiselle je vous le donnerai pour rien; et je paierai même et les frais de publication et le curé.

ou noirs, qui sont à base de potasse, et dans lesquels l'alcali, toujours en excès, joue un rôle irritant qui peut causer des inflammations et des gercures, parfois même des éruptions durables.

On fabrique, en variétés abondantes, des savons de toilette, qui adoucissent la peau au lieu de l'irriter. Ces savons sont, en général, faits avec de la soude combinée au principe saponifiable de l'axonge purifiée, de l'huile d'amandes douces ou de la graisse de bœuf. Ils n'ont qu'une faible consistance; on les aromatise avec des essences, et on peut les rendre presque transparents au moyen de l'addition d'une petite quantité d'alcool.

La crème d'amandes amères est excellente; on la prépare en ajoutant au savon qui la constitue un peu d'acide cyanhydrique.

Évitez les eaux de toilette, les cosmétiques et les fards. Si quelques-uns de ces produits, inventés par la mode et non par l'hygiène, sont inoffensifs, la plupart sont absolument malsains. En tout cas, il faut proscrire avec sévérité ces prétendus agents de la beauté, à moins qu'on n'en connaisse exactement la composition; ils peuvent, en effet, contenir, et contiennent souvent, des sels métalliques toxiques, du plomb, du mercure.

Toutefois, comme ce serait une outrecuidance extrême de supposer que sur un simple conseil on s'en tiendra à l'eau pure et au savon pour les soins de la peau, passons rapidement en revue les principaux produits de MM. les parfumeurs.

Les eaux de toilettes sont toutes à base d'acide acétique. Les unes se préparent par infusion, de végétaux odorants; d'autres sont distillées, après avoir tenu en macération, pendant un certain temps, ces mêmes substances végétales. Ces dernières sont les plus énergiques; on leur donne le nom d'extraits de vinaigre. Souvent, on ajoute aux vinaigres aromatiques des substances balsamiques (vanille, camphre, etc.) Tous ces produits sont inoffensifs, et nombre de personnes les trouvent d'un usage agréable; l'hygiéniste peut en tolérer l'usage sans le recommander.

Donnons une place à part à un mélange d'une partie d'acide chlorhydrique avec trois ou quatre parties

d'eau, pour le lavage des mains ; il détermine une prompte et facile révulsion. Aussitôt que les mains commencent à rougir, on les lavera à grande eau et on les essuiera parfaitement.

L'alun donnant à la peau une tonicité remarquable, on l'a introduit dans beaucoup de recettes astringentes. Il prévient la sueur, ce qui a ses avantages peut-être, mais aussi ses inconvénients à coup sûr.

Les onctions avec des graisses ou des huiles sur toute la surface du corps étaient très en faveur dans les gymnases antiques. Ces onctions ont un double effet : elles donnent de la souplesse à la peau et défendent du froid. Du reste, elles n'entravent aucunement la transpiration. Le massage avec la main enduite de quelques gouttes d'huile d'olive est une excellente pratique, après les lotions à l'eau froide et les frictions énergiques.

Il est un genre de cosmétiques dont il faut, dans certains cas, recommander l'emploi : ce sont les cosmétiques inertes, destinés à prévenir les excoriations de la peau.

Le type de ces produits est la poudre de riz. Pour être absolument inoffensive, cette poudre doit être préparée avec des grains sains, parfaitement mondés et d'une entière blancheur ; elle doit être aussi tenue que possible. Afin qu'elle n'ait aucune propriété irritante, il ne faut y associer des essences aromatiques qu'en très faibles proportions ; à plus forte raison, ne doit-on la parfumer avec de la poudre d'iris. On ajoute quelquefois à la poudre de riz, afin de lui donner plus d'uni, une certaine proportion de céruse réduite en poudre impalpable. Cette addition a le grave inconvénient d'empoisonner une substance inoffensive.

Citons surtout à l'usage des jeunes enfants, un excellent cosmétique, le lycopode, dont l'application, répétée après les lavages de propreté, prévient les crevasses et les gerçures.

Les fards, ou cosmétiques colorants, ont été employés de toute antiquité ; certains passages d'Athénée établissent qu'à Athènes les couleurs rouges et les fards blancs intervenaient journellement dans la toilette des élégantes de l'époque. En Orient, on se sert, de temps immémorial, de fards noirs pour augmenter l'éclat des yeux.

En proscrivant l'usage des fards, l'hygiéniste aura le moraliste pour auxiliaire ; mais ces deux autorités réunies seront-elles suffisantes pour s'imposer ? C'est douteux.

LA LÉGENDE DU MYOSOTIS

Vous avez certainement, chères lectrices, ouvert plusieurs fois dans votre vie le charmant petit livre qui a pour titre : *le Langage des Fleurs*.

Comme vous, je l'ai lu maintes fois ; hier encore, profitant des loisirs que me laissaient mes

occupations, ou mieux, pour être plus sincère, voulant chasser le sommeil qui commençait à me gagner, j'en ai refait une nouvelle lecture.

J'avais déjà parcouru la moitié du livre, quand mon regard s'arrêta sur ces mots : "*Myosotis, — ne m'oubliez pas.*" Et je me rappelai, en ce moment, la légende qui m'a été racontée lorsque j'étais enfant, et que je vous dirai à mon tour, si vous voulez me le permettre.

* *

Il y avait une fois, dans un village de la Bretagne, un jeune homme et une jeune fille qui s'aimaient tendrement. Lui s'appelait Gaston ; il venait d'entrer dans sa vingtième année ; elle se nommait Berthe, et ne comptait que seize ans à peine. Blonde, avec des yeux bleus, elle avait coutume de laisser tomber sur ses épaules son abondante chevelure, où la brise venait parfois se jouer. Son visage respirait un air d'ingénuité qui lui seyait à merveille.

Le jeune homme était brun et grand, et le ton un peu sauvage que donne aux riverains de la mer le voisinage des eaux pouvait, une fois de plus, que la mine est souvent trompeuse, et qu'il ne faut jamais se fier aux apparences.

Sauvage, lui qui ne vivait plus que pour sa fiancée !... Lui qui aurait certainement fait le sacrifice de sa vie pour plaire à celle qu'il aimait !

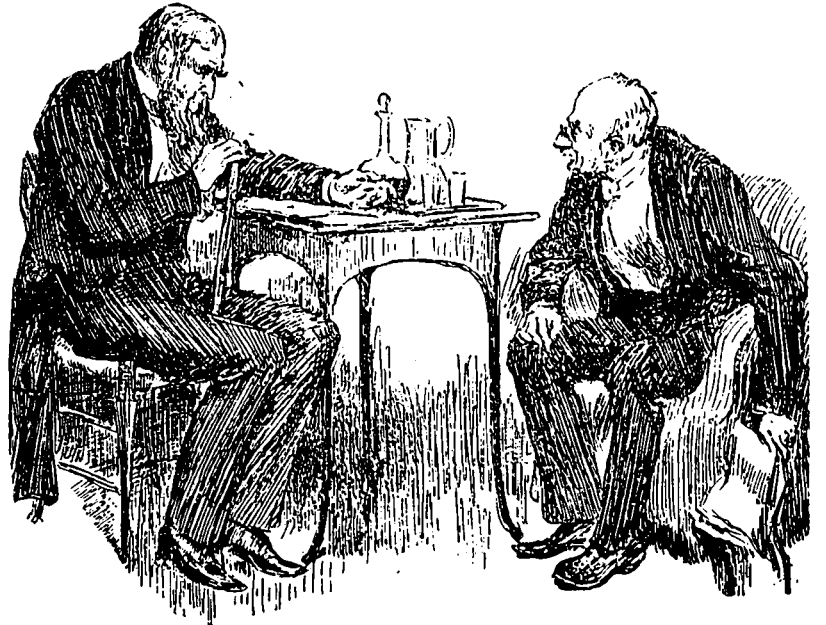
Un jour, ils se promenaient tous les deux sur les bords de la mer : le temps était splendide ; dans l'air soufflait un vent frais et doux, pas un point noir ne se montrait au ciel, qui pût faire craindre un orage ; sur les arbres du rivage, de gentils oiseaux égrenaient leurs chansons aux jeunes amoureux.

La jeune fille avait, dans ses cheveux, une fleur de myosotis que son fiancé lui avait donnée, "et que je garderai toujours," lui avait-elle dit en la prenant.

Qu'auriez-vous fait, chères lectrices, si vous aviez été à la place du jeune homme, et si un léger coup de vent était venu arracher des cheveux de votre fiancée, pour l'envoyer dans

la mer, la fleur qu'elle portait à sa tête ? Je ne sais ; mais vous me permettrez de croire que vous n'auriez guère songé à la disputer aux flots. Et, cependant, cette idée vint à l'esprit de Gaston, qui n'hésita pas un instant, et se jeta de suite dans la mer pour essayer de lui reprendre la fleur, que les vagues

UNE JEUNESSE, QUOI



(Entre octogénaires.)

De Panerace. — Vrai, John, je me sens vieux.

L'arocat Patelin. — Allons donc ! Tu n'as pas deux années plus que moi.

entraînaient déjà sans pitié.

Je ne vous parlerai pas de la lutte qui dut fatalement s'engager, d'abord parce que j'en ignore les détails, ensuite, parce que j'ai hâte, chères lectrices, de vous apprendre ce qui survint.

La fleur de myosotis ne fut pas perdue, car, après de pénibles efforts, Gaston eut le bonheur de pouvoir la saisir d'une main. Mais ses forces étaient épuisées, et le rivage se trouvait encore loiu de sa portée. Je crois même que la mer, honteuse de la victoire que le jeune homme venait de remporter, devenait, à dessein, mauvaise pour empêcher le vainqueur de regagner la rive.

Et Gaston, se sentant défaillir, et comprenant que la mort allait être sa seule récompense, rassembla alors tout ce qui lui restait de forces et jeta la fleur sur le rivage. Puis il dit à sa fiancée, d'une voix à demi éteinte : "*Ne m'oubliez pas !*"

Un instant après, il disparaissait sous les flots.

* *

Et c'est depuis ce jour, chères lectrices, que, dans le *Langage des Fleurs*, myosotis signifie : *Ne m'oubliez pas !*

ROULIS



Elle. — Regarde donc comme ces vagues me caressent.

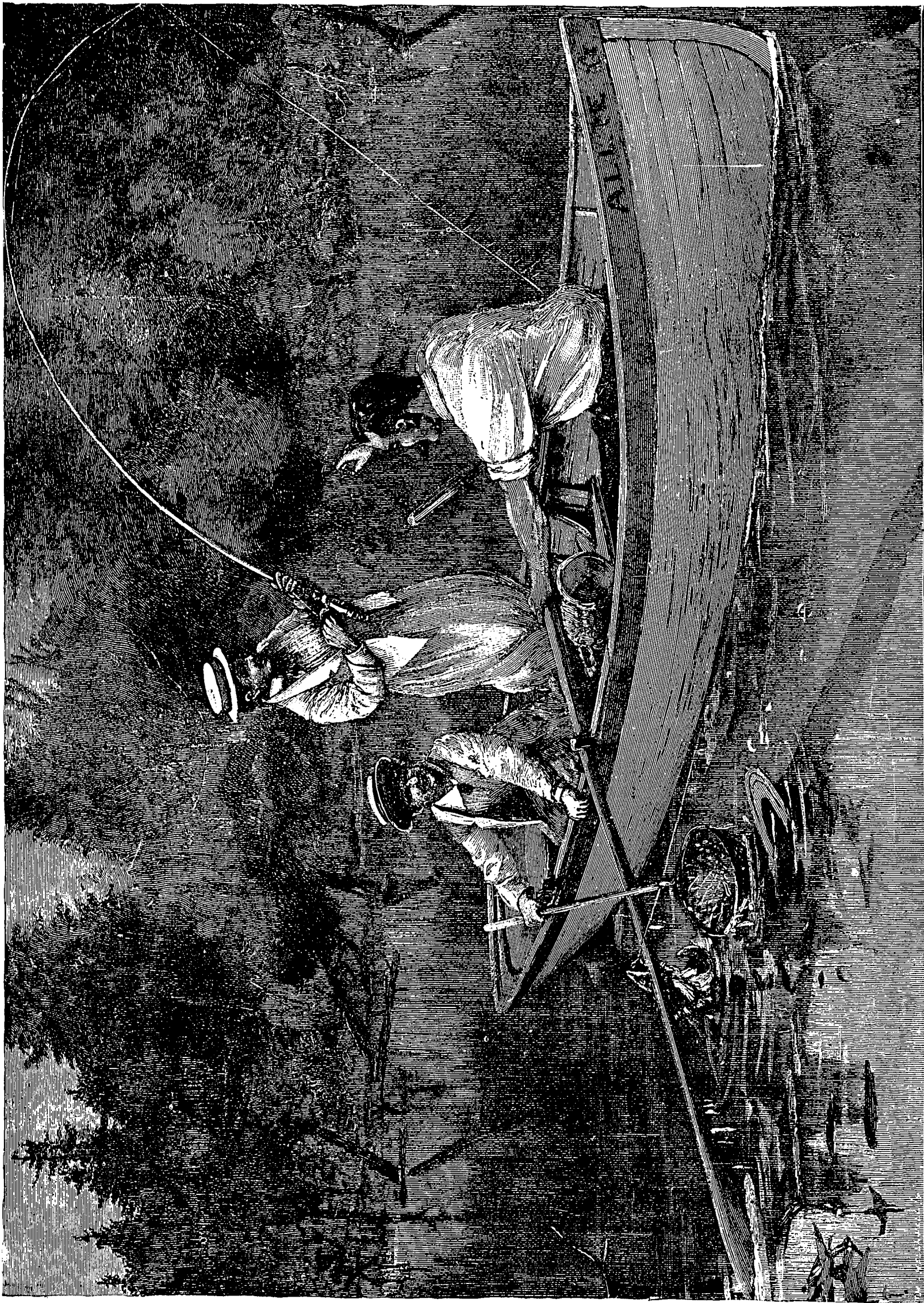
Lui. — Il y a longtemps que l'on sait que l'eau de mer a mauvais goût.

REMINISCENCES ET OUBLI



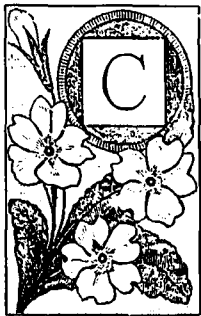
Le père. — Vois-tu ce rocher là-bas ? C'est là que j'ai demandé ta mère en mariage.

Lisa. — A-t-elle accepté ?



CURIOSITÉS DE LA SCIENCE

UN RECOLLEUR DE TÊTES



Et que je viens de voir et d'entendre bouleverse ma raison. Je n'ai pas rêvé pourtant. C'est bien en plein jour, au milieu de choses qui me sont familières, en présence d'une des sommités médicales du Nouveau-Monde, que j'ai vu et touché le corps tiède d'un assassin décapité il y a deux ans.

Criez à l'imposture tant qu'il vous plaira. J'ai vu — Epouvanté, mais sceptique encore, j'ai promené mon doigt sur le cou détaché, puis réuni au tronc, de cet homme qui a survécu à la la mutilation suprême. Un bourrelet de chair blanche sur ce col brun, un sillon net et droit sur la nuque, une cicatrice parfaitement circulaire dessinent à n'en pas douter la trace du terrible couteau. Nulle autre blessure, du reste, n'aurait produit les désordres organiques que j'ai constatés *de visu*. La science ne peut-elle pas opérer ce prodige ? Le docteur Ceballos, enfin, n'est-il pas mon ami ? Et qui donc oserait élever une protestation ou même un doute lorsqu'il a dit : "J'affirme !"

La clinique du grand spécialiste américain est située à Vaugirard, à deux pas des fortifications, entre la porte d'Issy et la station de Grenelle-Ceinture. Maison banale, sans style, avec un petit jardinet et son jet d'eau. Au rez-de-chaussée, le cabinet de consultation ; tout à côté, la salle d'expérience et le laboratoire. Cela simple, sans prétentions, sans *pose*. Un vrai sanctuaire de chercheur. Il y a trois ans, M. Ceballos a quitté Lima, où son nom est vénéré, pour s'installer à Paris. On l'y connaît à peine. D'aucuns le traitent de fou. Ennemi du bruit et de la réclame, il vit à peu près ignoré dans ce faubourg, travaillant comme Papin, comme Palissy, au bien-être d'une humanité qui passe, indifférente aujourd'hui, à ses côtés, et qui demain lui dressera des statues. C'est là que j'ai découvert ce modeste. — Puisse-t-il me pardonner d'avoir jeté son nom aux quatre coins du monde, et dévoilé le secret de ses étonnantes découvertes !

Un matin, je reçois ce bout de billet :

PAS BEAU COMME APOLLON



Doosey. — Allons, mon vieux ; remets-toi.
Mellin. — Je ne puis pas... Tout est brisé. Elle m'a renvoyé mon portrait.
Doosey (cherchant des consolations). — Je comprends que c'est dur pour toi ; mais, après tout, tu n'es pas obligé de le garder. Brûle-le donc.

"Pablo, l'assassin dont je vous ai parlé tant de fois, vient d'arriver à Paris. Il est mort chez moi. Venez vite, et vous serez convaincu !"

CEBALLOS.

Une heure après j'étais à Vaugirard.

— Eh bien ! votre décapité parlant ?

— Il ne parle plus, mais vous allez le voir ! A peine débarqué au Havre, une méningite se déclare ; je l'ai reçu mourant. La traversée, les ébranlements nerveux causés par le mal de mer, quo sais-je ?... Enfin, il est là. Son témoignage verbal est inutile, l'autopsie que nous allons faire ensemble sera plus éloquent que le récit de son aventure. Mais, hâtez-vous donc !

Essouffés, fiévreux, nous entrons dans la salle d'expériences. Sur la grande dalle de marbre noir, un homme est étendu, raide, la bouche ouverte. C'est Pablo, le parricide, décapité à Lima le 18 octobre 1877, mort à Paris — et bien mort — le 2 juin 1879. Petit, nerveux, tête brune et cheveux crépus, des anneaux d'or aux oreilles, un type d'indien sang mêlé, barbe rare, dents longues, jaunes ; des yeux de vautour, brillants encore, les vêtements d'un marin, tel est le personnage. La chemise, largement ouverte, découvre la poitrine et le cou, ce cou hâlé, mince, où le coupe-ret du bourreau a imprimé le sillon blanchâtre que j'ai décrit.

A côté du corps, sont rangés des couteaux, une scie, divers scalpels, une sonde, des appareils à injections, tout ce qu'il faut pour une autopsie. Je n'ai pas peur, mais je me sens pâle ; que va-t-il se passer ?...

— Ce bonhomme-là, dit Ceballos en nouant son tablier à bavette, est le plus étrange sujet qui ait jamais passé par les mains d'un anatomiste. Je l'ai vu mort, sa tête à dix mètres du tronc, arrosant la terre de ruisseaux de sang. J'ai tenu cette tête au bout de mon bras, pendant que le reste se tordait à mes pieds. Ensuite, j'ai revu le tout marcher, manger, rire et boire, comme le premier convalescent venu. Vous connaissez l'histoire ; mais puisque le phénomène est là, sous nos yeux, je vais vous la rappeler en quelques mots :

Au Pérou, nos chirurgiens pratiquent souvent la *greffe animale*. Vous n'ignorez pas cette merveilleuse application de la science physiologique, qui consiste à rejoindre deux parties brusquement séparées du corps animal, voire même du corps humain, et à leur rendre, après la soudure, la chaleur, la sensibilité, le mouvement, toutes les fonctions vitales. Celse et Galien rapportent à ce sujet des faits extraordinaires. — Tagliacozzi, au seizième siècle, recollait les nez et les oreilles tranchés par le bourreau ; Ambroise Paré, plus tard Dionis et Garengot reproduisirent avec succès les mêmes expériences : le docteur Balfour rapporte le cas d'un charpentier d'Edimbourg qui, après avoir eu l'index emporté d'un coup de hache, recouvra l'usage de ce membre recollé, mis en place et rapidement guéri.

Le bras tout entier d'un soldat, qui vit aujourd'hui dans le département des Vosges, a été ressoudé de la même manière, après la

PARTANT POUR LE BAIN



Un fourreau qui s'en va prendre la lame.

bataille d'Arlon, — vous lirez le fait dans le *Dictionnaire des Sciences médicales*. Les exemples abondent. Et l'histoire de la chirurgie contemporaine est pleine de récits de doigts, de mentons, de nez, de paupières restaurés. Dans tous ces cas, la continuité des vaisseaux, des nerfs eux-mêmes se rétablit pour ainsi dire sans efforts. Il y a mieux ! La partie transplantée prend les caractères de celle dont elle tient la place ; la peau faisant office de lèvres devient muqueuse ; la muqueuse amenée au dehors devient peau ; un lambeau de périoste suffit pour reconstituer un os. On a pu même renouveler toute la voûte osseuse du palais ! L'infatigable nature répare ainsi les pertes qu'elle a subies, et, molécule par molécule, refait à neuf l'organe indispensable à l'économie du sujet.

— Je sais tout cela, répondis-je.

D'essai en essai, reprit le docteur, et toujours enhardi par les cures les plus heureuses, je fus amené à cette conclusion que la tête d'un mammifère quelconque pourrait, après la décollation, reprendre sa place et revivre. C'était fou, absurde, je le sais bien. Tous les spécialistes, mes confrères, haussèrent les épaules. L'Académie de Lima me fit examiner comme aliéné. Je fus mis au ban de la médecine américaine. Un autre eût fait amende honorable et juré, comme Galilée, que la terre ne tournait pas. Vous me connaissez. Je tins bon. Un jour, dans la *Revista médico-quirúrgica del Perú*, rédigée par mon vieil ami Ignacio de Oca, je publiai le court entrefilet que voici :

"Le docteur Tomas Ceballos, praticante mayor

(interne) de l'hôpital général de Lima, s'engage à recoller la tête du parricide Pablo, condamné aujourd'hui à la peine capitale par la haute cour criminelle de cette ville, et sous caution d'une somme de mille piastres fortes, déposées à la Banque Péruvienne, promet de rendre la santé au supplicié, dans le délai maximum de trois mois.

« Le docteur Ceballos opérera en présence de tous ses confrères, qu'il convoque dans la prison de Lima, le 18 octobre, jour de l'exécution, à sept heures et demie du matin.

« Signé : TOMAS CEBALLOS. »

Le lendemain de la publication de cette foudroyante note, le président de la République fit placer à sa porte deux sentinelles armées, avec ordre de ne laisser sortir qu'en plein jour et après m'avoir minutieusement fouillé. Évidemment, aux yeux de la police et de tous mes concitoyens, j'étais un fou, un fou dangereux, capable de mettre la capitale à feu et à sang.

Sans m'émouvoir, je déposai tranquillement à la Banque de Lima les mille pesos, dont je me fis délivrer un reçu en règle, je repris mes travaux et j'attendis le grand jour de l'exécution ; non sans douter moi-même de la réussite si prématurément escomptée. — L'Académie avait prononcée son arrêt. J'étais digne de la camisole de force. Vous allez voir lequel de nous deux avait raison.

La veille de l'exécution, j'allai au *presidio* voir mon sujet. Le malheureux ne fut pas médiocrement étonné en se trouvant, lui condamné, libre et sans entraves vis-à-vis d'un médecin que gardaient à vue deux soldats armés jusqu'aux dents.

— Pablo, mon ami, lui dis-je, je suis chargé d'une triste nouvelle. Le Président de la République a rejeté votre recours en grâce ; nulle puissance humaine ne saurait vous arracher au bourreau. Demain, au point du jour, vous comparâtes devant Dieu. J'ai obtenu cependant une faveur qui abrègera votre supplice et peut-être vous sauvera. Prêtez-moi toute votre attention, Pablo, il s'agit de tenter un miracle. La vie, entendez-vous ! Si je vous apportais la vie !...

Le bandit me regarda d'un œil terne. Ce médecin des morts, qui lui parlait de salut entre deux baïonnettes, cette possibilité de délivrance, alors que tout espoir était perdu... il ne comprenait pas.

— Les lois du Pérou, repris-je, vous condamnent à la potence. Cinq minutes d'une terrible

TIMEO HOMINEM UNIUS LIBRI



I
La manière dont un monsieur excom-
plait sa part de son
hôtel...

II
(Dimanche matin.)
mais avec un livre qui n'est pas fait pour l'église.

agonie, l'asphyxie par strangulation, la désarticulation mortelle de vos os, voilà ce qui vous attendait, sans moi. Le chef de l'État a eu pitié de mes prières ; il consent à commuer votre peine. Réjouissez-vous, au lieu de mourir sur l'infâme gibet, vous aurez simplement la tête tranchée !

Pablo m'enveloppa d'un regard de souverain mépris. Pour lui aussi, j'étais fou. O l'ingratitude des hommes !

— Écoutez-moi, mon ami. Je suis médecin, et savant, dit-on. J'ai découvert l'infaillible moyen de rejoindre des parties séparées du corps ; votre tête tombée, je la recollerai sur vos épaules aussi aisément que cette queue de chat a été soudée à la crête de ce coq. (Je tirai de ma poche une crête à laquelle, en effet, j'avais adopté la queue d'un petit chat, et que pendant deux ans mon coq avait fièrement portée comme un panache).

Les deux miliciens ne purent retenir un éclat de rire à cette étrange exhibition. Le condamné, lui-même, se dérida. Encouragé par l'heureuse disposition d'esprit de mon patient, j'abordai de front les grosses difficultés.

— Ne doutez pas du succès, Pablito ; armez-vous de tout votre courage. Le coup donné, tâchez de concentrer dans le cerveau ce qui vous restera de force vitale et de volonté. Pas de défaillance ! Je serai là ; si vous parvenez à franchir de sang-froid la seconde pénible, sans doute, mais après tout fort courte de la décollation, vous serez sauvé ! Jurez-moi, sur le Christ, que vous ne perdrez pas la tête et que, si votre raison ne vous a pas abandonné, vous fermerez l'œil gauche !

— Ce serment est facile, répondit Pablo, je jure !

— Bien. Votre œil gauche fermé, cela voudra dire : « Je me souviens, donc je vis ! » Et alors, je réponds de tout. Touchez-là, dans quinze jours nous boirons ensemble à la santé du bourreau.

Et je sortis de la cellule en répétant au pauvre diable : « L'œil gauche ! »

* * *

Toute la nuit, Lima fut bruyante, animée, houleuse. De fortes patrouilles parcouraient les rues, sabre au poing, baïonnette au canon. Une émeute était à craindre. La foule, avide du spectacle de la potence, ne semblait pas

disposée à tolérer que l'exécution eût lieu dans la cour du *presidio*, en présence de quelques médecins et d'une dizaine de journalistes. Elle blâmait la faiblesse du chef de l'État, elle reprochait à la justice l'application d'une pénalité contraire aux lois du Pérou ; il lui fallait son gibet et son pendu frétilant, et les processions des confréries, et tout l'appareil pompeux de la mort. Le huis-clos l'exaspérait.

Cependant, dès sept heures, mes collègues de la Faculté arrivaient au rendez-vous. Les éminents docteurs Bartolomé Pardo, Nicanor Quinche, Domingo Loza, Ricardo Peacan, Esteban Testasecca, tous les médecins civils et militaires de la capitale étaient là. Je parus, plus pâle cent fois que le misérable dont j'avais promis de sauver la tête. Un murmure de pitié m'accueillit, et devant cette unanime réprobation de mes juges, je baissai le front comme une victime, coupable.

Derrière moi, Pablo marchait calme, tête haute, entre l'aumônier et le bourreau.

A cet endroit du récit de mon ami Ceballos, je sentis un frisson glacé dans mes veines. Je revis l'exécution toute récente de Lebiez et de Barré, la pluie de sang, les têtes livides, l'éclair du couperet... et je me sentis blémir.

— Courage, reprit le docteur péruvien, vous n'êtes pas au bout ; mais j'abrège. Au moment fatal, je me tournai vers le patient : « Souvenez-vous ! l'œil gauche ! » Il fit un signe de tête et se livra aux exécuteurs...

Prompt comme la pensée, je me jetai sur ce crâne, je saisis à pleines mains les cheveux crépus que voilà, et pendant que deux internes disposaient et attachaient le tronc sur une chaise de fer, je plongeai ce cou saignant dans un baquet d'eau, qui tout aussitôt devint rouge. Une minute après, la tête était parfaitement exsangue. O surprise ! l'œil droit était grand ouvert, le gauche seul semblait dormir. Pablo s'était souvenu. Entre le cou de couteau et l'instant où je le tenais là, dans ma main, le grand criminel avait donc vécu, il avait pensé !

Cinq minutes s'écoulèrent. Les derniers jets de sang lancés par les carotides se figèrent en caillot vermeil sur le tronçon du cou.

— Tout est prêt, maître ! dirent mes aides.

Il n'y avait pas une seconde à perdre. La moindre hésitation, le plus léger tremblement de doigts, et le succès de l'expérience était à jamais

LES DANGERS D'UNE MAUVAISE ÉCRITURE



La mère de Lucie au médecin. — Je ne sais pas comment le pharmacien a rempli la dernière prescription que vous avez envoyée à Lucie ; mais elle est bien plus nerveuse.

Le médecin. — Une prescription ! C'est une demande en mariage que je lui ai envoyée.

LE RETOUR DE L'ENFANT PRODIGE



M. O'Connell. — Ma fine ! Quel est ce décor ? Est-ce qu'il passe un prince par ici ?

Madame Flanigan. — C'est mon Pat qui revient.

M. O'Connell. — Je le croyais condamné pour cinq ans.

Madame Flanigan. — Oui ; mais il s'est si bien conduit qu'il a gagné un an et demi.

M. O'Connell. — Ça donne bien de la joie à une mère, croyez-vous, d'avoir un bon enfant !

NOS CHÉRIS



(Echange de confidences.)

Lili. — Est-ce vrai, petite mère, que lorsque tu me bats, ça te fait mal à toi aussi ?
La maman. — Oui, ma chérie, ça me fait bien mal.
Lili. — Toujours que ça ne nous fait pas mal à la même place.

compromis ! Je fis appel à toute mon énergie ; dussiez-vous rire de moi, j'avoue que j'adressai une courte prière au Dieu de l'éternelle science : "Secondez mes efforts, lui dis-je, et guidez ma main ! il y va du salut d'un pécheur qui s'est repenti ; la justice des hommes l'a condamné, que votre souveraine clémence lui pardonne !"

— Maître ! s'écria l'un de mes aides, le couteau a passé entre la deuxième et la troisième vertèbres cervicales ; un fragment des apophyses est seul emporté. L'œuvre de la nature se simplifie. J'espère !

— Le cou ne saigne plus, dit le second opérateur, la plaie est lavée. Tout va bien. J'espère.

Alors je posai carrément la tête sur sa base, de façon à ce que la continuité de la moelle, des artères, du pharynx, de l'œsophage et de toutes les fibres musculaires pût s'opérer sans déviation. En même temps que je donnais l'ordre à mes élèves de coudre les lèvres de l'horrible blessure, je pratiquais à l'artère humérale une incision par laquelle j'injectais deux livres du sang d'un jeune veau ; maintenant toujours la tête et le corps immobiles, grâce aux armatures de fer imaginées par moi, je continuai pendant deux heures cette transfusion rovivifiante, au milieu d'un silence où se mêlait une sorte de stupeur. La Faculté doutait encore, mais elle ne riait plus. Le fou ne se comportait-il pas comme un sage ? Et le succès, tout improbable qu'il fût aux yeux des savants, ne pouvait-il pas couronner une opération si bien conduite, si conforme aux règles de la chirurgie ?

A mesure que le sang tout chaud du pauvre animal qu'on venait de sacrifier s'infiltait dans le réseau artériel, mes aides et moi nous sollicitons par des pressions régulières, sur les muscles thoraciques, le jeu des poumons ; petit à petit, la teinte rosée de la vie s'étendait, gagnait les extrémités ; une chaleur douce pénétrait les chairs, le cœur soulevait visiblement la poitrine, et le pouls, faible encore, filiforme, répondait à la pression de mes doigts. Ce n'était pas la résurrection, peut-être, mais c'en était toute l'apparence, la miraculeuse illusion.

A dix heures du matin, le patient ouvrit et ferma les yeux, ses lèvres frémissaient : un long sifflement nasal rejeta au dehors les caillots de sang qui obstruaient les conduits olfactifs, et un cri, oui un cri, inarticulé, rauque, jaillit de la gorge de ce cadavre !

Un long murmure d'admiration lui répondit. "Il vit !" glapirent mes lèvres, pendant que la Faculté de Lima, par les vingt bouches de ses plus doctes professeurs, répétait ces deux mots qui résumaient mon triomphe : "Il vit !"

**

CIRCONSTANCES INCONTROLABLES



Lucie. — C'est bien vrai que Brown a perdu sa femme ? Ce qu'il doit être démoralisé ! Faudra que j'aille à la ville pour l'enterrement samedi.
Edouard. — Ce n'est pas samedi, mais vendredi.
Julie. — Je vous dis que les journaux annoncent samedi.
Edouard. — Je sais, mais il a fallu avancer les funérailles d'une journée ; sans cela il manquait la grande partie de cricket.

Que vous dirais-je ? continua Ceballos, dont le visage rayonnait d'une joie pure ; huit jours durant, je dus maintenir sur les épaules de mon sujets sa tête encore mal assujettie ; mais la nature, notre puissant collaborateur, poursuivait son œuvre invisible de réparation. Par quelle miraculeuse et divine vertu les vaisseaux et les nerfs ont-ils pu reprendre après le coup de couteau, leur fonctionnement normal, comment la vie a-t-elle réuni les deux tronçons de ce corps, pourquoi les jeux divers du mécanisme de la parole, de la déglutition, de la respiration, ont-ils recommencé sans obstacle, et quelle mystérieuse influence, enfin, a rendu la pensée à ce tout naguère inerte ? C'est là un problème que je ne saurais résoudre. Pablo a vécu deux ans. Le Pérou tout entier connaît son histoire, et j'affirme qu'il serait encore plein de force sans le démon des voyages qui l'a poussé un jour à voir Paris. Le malheureux !

Et pendant que mon ami Ceballos enfouissait son couteau dans le col nerveux du Péruvien, je ne pouvais me lasser de contempler ce cadavre, qui était mort deux fois, et ce savant, dont la main savait suspendre l'œuvre fatale des destinées humaines.

L. DE BEAUMONT.

DEVINETTE MATHÉMATIQUE

Une femme vend au marché la moitié de ses œufs, plus un demi-œuf sans en casser aucun ; puis elle vend encore un demi-œuf et la moitié des œufs qui lui restent, toujours sans en casser aucun ; enfin elle vend encore un demi-œuf et de plus la moitié de ce qui lui était resté après la deuxième vente. Comme les pré-

cedents ce marché s'est consommé sans casser aucun œuf, mais il n'en reste plus à la marchande. Combien avait-elle d'œufs en arrivant au marché ?

LA CARTE FORCÉE

Etranger à une table de restaurant. — Garçon, emporte-moi un verre d'eau et quelque chose à lire.

Le garçon. — Monsieur aimerait-il à s'amuser dans le menu du jour ?

LES MODES COLLANTES

Madame Smith. — Je l'aime beaucoup cette robe. Un peu collante ; mais elle ajuste si bien... Où sont donc les poches ?

La modiste. — Les voici : si je les avais mises sur la robe, elles auraient gâté l'apparence. Elles sont faites pour être portées à la main.

THÉÂTRE ROYAL



Le nouveau mélodrame, "The Midnight Alarm," a attiré beaucoup de monde au théâtre Royal cette semaine et la même chose se continuera cette après-midi et ce soir nous ne doutons qu'il y aura foule à chaque représentation, car la popularité de la pièce est déjà établie. L'intrigue est à la fois

simple et intéressante. Les effets de scène sont magnifiques. Mentionnons surtout les tableaux représentant le chemin de fer et la pompe à feu. Tous les acteurs sont excellents dans leurs rôles respectifs et somme toute "The Midnight Alarm," mérite tout l'encouragement possible.

La semaine prochaine le Royal sera aussi bien patronisé que cette semaine, car on y jouera la charmante comédie musicale et spectaculaire intitulée : "Birds of a Feather."

VOCATION TOUT INDIQUÉE

Bronson. — Il parle, votre hêhé ?
La maman. — Oh ! oui ; mais on ne comprend pas un mot de ce qu'il dit.
Bronson. — Il ferait un excellent serrefrein pour annoncer dans le train les places d'arrêt.

LES DEUX LIÈVRES DU COLONEL

Le beau Guy de Laumers, capitaine au 6^e hussard, avait obtenu de son colonel un congé d'une quinzaine pour aller chasser dans un château des environs de Riort, où il était en garnison, et il avait emmené avec lui son ordonnance Landremal, brave alsacien ; il le destinait à porter le carnier à rabattre le gibier, etc., etc.

Au bout de cinq à six jours, le capitaine remit à son ordonnance une lettre pour le colonel et deux beaux lièvres, victimes de la veille, en lui disant : "Tiens, Landremal, monte à cheval et portes tout cela au colonel ; méfie-toi des cabarets du long de la route et reviens vite. Ce soir nous irons à l'affût."

—Ya ma gapitaine, fit Landremal, je pourrai pas un gutte.

Belle résolution, qui aurait peut-être abouti sans la rencontre intempestive qu'il fit, dans le faubourg de la ville, de son camarade Schnaps, ordonnance du colonel.

—Tiens, où vas-tu donc, Landremal ?

—Mon ficu Schnaps, il faut maintenant border le lièvre à la colonel, que dirai che ?

—Rien du tout, Landremal ; tout le temps : "Oui, mon colonel," les supérieurs n'aiment pas qu'on leur dise non. Il ne t'en demandera pas davantage.

—Pon, gompri, addends-moi ici, nous bren-drons le gafé et la gutte.

* *

L'oreille basse, Landremal se présente chez le colonel et lui remet un lièvre et la lettre... la lettre révélatrice.

—Comment, s'écrie le colonel après avoir parcouru la missive, c'est un lièvre que tu m'apportes, Landremal ?

—Ya, ma golonel, un lièvre.

—Mais ton capitaine me dit qu'il m'en envoie deux ?

—Ya, ma golonel, teux lièvres.

—Et tu ne m'en apportes qu'un !

—Ya, ma golonel, un lièvre.

—On t'en avait bien remis deux pourtant.

à-vis de ton capitaine la même consigne que pour le colonel. Suis bien mon raisonnement : Si le capitaine était plus fin que le colonel, c'est lui qui serait colonel, pas vrai ?

—C'est chiste, j'éguesguderai la gonsigne Et là-dessus nos deux larrons burent maintes rasades et firent maintes nazardes aux dépens du colonel et du capitaine.

* *

Landremal revient au château, un peu emmêché et beaucoup en retard. Le capitaine le reçoit d'un air courroucé.

—Te voilà, beau faiseur de serments ? Tu es plein comme une grive... As-tu fait ma commission ?

—Ya, ma gapitaine.

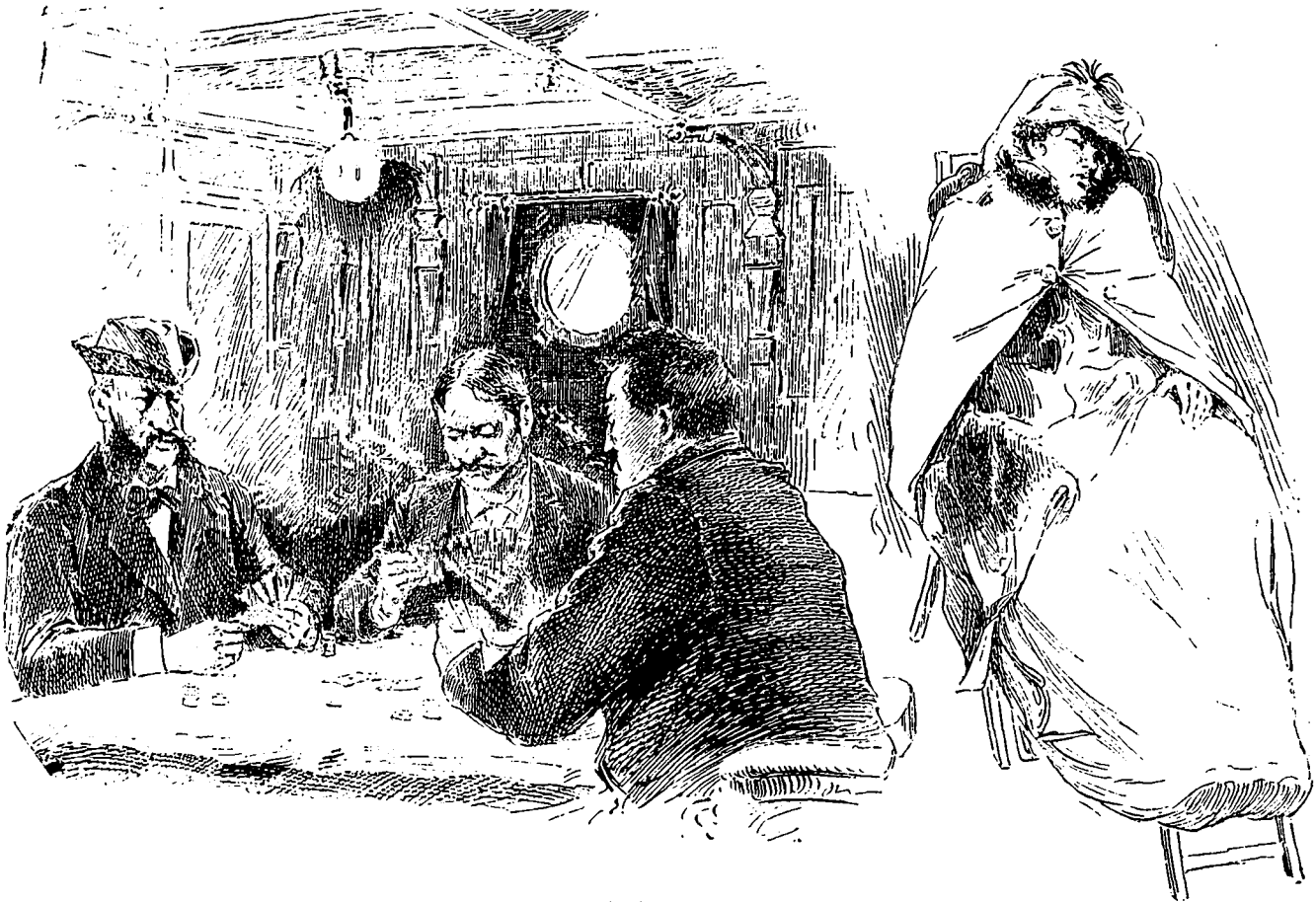
—Le colonel ne t'a rien remis pour moi ?

—Ya, ma gapitaine, un lettre.

—Donne.

La capitaine a à peine jeté les yeux sur la lettre, qu'il fronce le sourcil et crie à Landremal qui flageolle sur ses jambes.

LES PLAISIRS DE LA TRAVERSÉE



UNE VARIÉTÉ D'AMUSEMENTS.

—Je fais chez ma golonel, border une lettre de ma gapitaine et teux lièvres.

—Deux lièvres pour le colonel ! il n'aime pas le gibier ; il y en a un de trop. Sais-tu que nous ferions mieux de le manger ; je viens justement de toucher, je paierai le vin ; or, nous voici en face du 20.100.0 (du vin sans eau), la patronne s'entend à la cuisine et son petit claret est fameux. Allons, viens !

—Je feux pien, répondit le faible Landremal, mais foilà : il y a une lettre de la gapitaine.

—Et tu crains qu'il ne dise, dans la lettre, qu'il envoie deux lièvres ?

—Chistement.

—Ne t'effrayes pas de cela ; au dessert je te dirai ce que tu dois faire, le colonel n'y verra que du feu.

—Hé bien ! fas, manchons le lièvre.

Cette petite boustifaille fut très gaie ; l'attrait du fruit défendu, le civet ravigotant confectionné par la cabaretière du 20.100.0, le petit vin piquant, tout se conjura pour ôter tout remords à Landremal. Enfin, le dessert arriva et le quart d'heure de Rabelais aussi, la terrible commission à faire au colonel.

—Ya, ma golonel, teux lièvres.

—Veux-tu me ficher le camp, espèce d'animal, et plus vite que ça, car j'ai une démangeaison de t'envoyer un coup de pied quelque part... Ah ! pourtant, attends, tu porteras ma réponse à ton capitaine.

Le colonel se mit à son bureau et griffonna le billet suivant :

"Mon cher capitaine, merci de votre gracieux envoi ; mais vous m'annoncez deux lièvres et votre messenger ne m'en a remis qu'un. Je n'ai pu tirer de lui autre chose qu'un 'Ya, ma golonel ; ya, ma golonel,' qui a failli me rendre fou."

Puis, tendant le billet à Landremal, il lui cria : —Et maintenant, demi-tour à droite, et décampes, ou gare le bloc !

* *

Hé bien ? fit Schnaps, quand Landremal revint dans la salle basse de l'auberge.

—Hé pien ; j'ai fait gomme tu m'afais tit. La golonel n'y a fu que du feu... Mais il m'a tonné un lettre pour ma gapitaine ; tiaple !

—Jaseur ! s'exclama Schnaps, tu suivras vis-

—Qu'est-ce à dire, cela, mons. Landremal ? Ne t'avais-je pas remis deux lièvres ?

—Ya, ma gapitaine, teux lièvres.

—Et tu n'en a porté qu'un au colonel ?

—Ya, ma gapitaine, un lièvre.

—Ah ! maître fripon, tu as fricassé l'autre et la main du capitaine s'abattit sur l'oreille du pauvre Landremal et la tirailla d'importance.

—Ah ! ma gapitaine, s'écria Landremal, Schnaps est un menteur. Vous n'êtes pas si bête que ma golonel ; il n'a jamais pu téfiner ça, lui.

A la place du capitaine, qu'auriez-vous fait ? Vous auriez ri et été désarmé. Le beau Guy prit ce parti et pardonna à Landremal.

GUSTAVE D'EYZIN.

Montréal, 14 mai 1891.

UNE FAMILLE DÉSHONORÉE

Journaliste, à son fils.—Petit malheureux, tu viens de dire un mensonge.

Willie baissant la tête.—C'est vrai, papa.

Journaliste.—Quelle disgrâce ! Dire que le fils d'un journaliste a été surpris à dire des faussetés !

FEUILLETON DU SAMEDI

LE SACRIFICE D'UNE MÈRE

CHAPITRE V

(Suite)

—De grâce, Miss Mac-Bayle, s'écria-t-il, l'œil en feu, la voix tremblante, de grâce, continuez votre récit... Quelle histoire touchante !

Et Margaret, ignorant l'amour du jeune homme, et ne lisant dans ses yeux humides qu'une pitié sincère, continua de raconter sans entrer dans de minutieux détails toutefois, comme nous allons le faire, l'histoire de Germaine.

Donc les années passèrent. Elles passent toujours si vite les années ! Et voici que Germaine était une gracieuse fillette de dix ans. Tous admiraient sa taille élancée, son cou aux lignes ondulantes qui supportaient une charmante petite tête couronnée de cheveux noirs.

Mme de Guérande était pour l'enfant la sagesse qui prévoit et signale l'écueil, l'intelligente directrice qui forme une autre intelligence, l'âme généreuse qui enveloppe de dévouement une autre âme. Elle était véritablement la mère de Germaine, et Germaine l'aimait de toutes ses forces.

Depuis de longues années, la famille de Guérande avait quitté Paris. L'été se passait en voyages. On allait de plage en plage, de ville d'eaux en ville d'eaux ; puis avec le soleil qui faiblissait sur la vieille Europe, on se rabattait sur le continent africain.

Chaque hiver, la villa des Myrtes ouvrait à ses hôtes ses jardins, ses patios et son alons oriental.

Qui dira ce que là-bas, à Paris, dans la mansarde délabrée, on avait souffert, ce qu'on souffrait encore !

Germaine ! on l'appelait Germaine ! Quel doux nom ! l'alsacienne le murmurait sans cesse, en y mettant une expression passionnée, et, le soir, elle embrassait follement le petit portrait, demandant à l'enfant adoré de venir la visiter dans ses rêves, puisque la cruelle vie les avait séparées.

Hans seul la retenait à Paris ; mais les longues souffrances de l'infirmes eurent un terme. Il mourut en bénissant le dévouement de Suzel, et dès lors Suzel n'eût qu'un désir : rejoindre son enfant.

Que lui importaient ses promesses faites au docteur Lauthier : elle avait trop souffert. Elle avait bu toute l'amertume de la coupe. Il lui fallait sa fille. Elle la réclamerait. On la lui rendrait. A défaut de fortune elle lui donnerait son cœur. Comme elle l'aimerait ardemment !... Bien plus que l'autre mère... que l'étrangère...

Les ressources manquaient à Suzel pour entreprendre le lointain voyage. Elle avait appris par le docteur que Germaine habitait l'Algérie.

—Eh bien, pensa-t-elle, je marcherai le long des routes en mendiant mon pain, et la vente de tout ce que je possède paiera la traversée.

Elle partit donc. Dieu ! qu'elle eut chaud sous le brûlant soleil de l'été ! qu'elle souffrit sous les brouillards de l'automne ! Puis encore, que de refus, que de dures paroles sur son chemin !

Bien souvent la faim la torturait ; mais pour rien au monde elle n'eût voulu retourner en arrière, retrouver sa mansarde et son paisible labeur ; car au bout de toutes ces souffrances il y avait Germaine, ce précieux trésor qu'elle allait reprendre.

A Marseille, le petit sac cousu dans son corsage contenait encore la somme voulue pour payer son passage. Elle avait tant maugré, elle s'était tant privée de toutes choses !

Là, sur le paquebot, mêlée aux passagers des troisièmes, elle connut quelques heures de repos. La tête appuyée sur les cordages, elle put sourire au bonheur qui approchait.

Parfois elle fermait les yeux, et son visage sillonné de rides, vieilli avant l'âge, prenait une expression calme et sereine.

A quoi rêvait Suzel ? A son enfant, à coup sûr ! c'est le rêve de toutes les mères. Elle la voyait charmante de beauté et de sourire.

Et le paquebot avançait, mollement bercé sur les vagues. Les côtes algériennes se dessinaient dans cette vapeur diaphane qui précède l'aurore, puis, peu à peu, elles devinrent nettes et distinctes ; le navire entra en rade, et bientôt les parent atterrir.

Le premier soin de l'alsacienne fut de combiner avec son extrême misère une extrême propreté. Elle répara les déchirures de ses vêtements et employa ses dernières ressources à l'achat d'une mante qui cacherait son misérable costume ; car, quoique très pauvre, elle voulait paraître très digne devant Germaine. Puis, le cœur palpitant, elle se dirigea vers la villa des Myrtes.

C'est doux d'approcher du but ; c'est parfois plus doux d'y être arrivé. Et la voyageuse, oubliant le long chemin, les dangers supportés, la fatigue endurée, murmurait tout bas :

—Germaine !... mon amour !... te revoir !

Parfois sa joie était si vive qu'elle ne pouvait continuer de franchir la route poussiéreuse. Tout oppressée, elle s'appuyait à une haie de jasmin, ou sur la tige d'un palmier.

Le jour tira à sa fin lorsqu'elle aperçut la maison mauresque. Le soleil s'enfonçait dans la mer comme un globe enflammé, et le parfum sauvage du pays, ses senteurs de romarin se combinant à celle des orangers, ravivaient la pensée, rendant plus intenses les rêves.

Suzel venait d'atteindre l'arcade du patio, et devant la grille entr'ouverte elle demeurait debout, muette, immobile.

Germaine, assise auprès de Mme de Guérande, dessinait sous la galerie. Ainsi inclinée sur son album, elle était une vivante incarnation de la jeunesse dans toute sa grâce naissante. La pourpre du couchant jetait des reflets de flamme sur sa chevelure brune, et le crayon manié par ses doigts agiles représentait sur le feuillet la fontaine du patio. L'eau coulait dans la vasque de marbre, et un oiseau de la grève voisine, les ailes étendues, venait y boire.

De temps à autre, les yeux de la fillette, quittant le dessin, rencontraient ceux de Mme de Guérande. Ils lui disaient alors dans un expressif regard :

—Je vous aime, chère maman.

Puis, attentive, Germaine reprenait son travail.

Le couchant, en puissant coloriste, éclairait ce gracieux tableau.

Il mettait en lumière les papillons butinant sur les jasmins ; les mosaïques de la cour formant des arabesques variées ; les stores aux couleurs vives, boissés sur les balcons ; il jetait encore un dernier rayon sur le visage si distingué de Mme de Guérande.

Son œil large et doux, fixé sur Germaine rayonnait d'intelligence, et un tendre sourire donnait à cette figure pensive je ne sais quelle vie toute de sentiment.

—Comme elle l'aime ! Mon Dieu ! comme elle l'aime ! murmurait Suzel, en joignant violemment ses mains crispées.

Elle se tenait toujours à l'entrée du patio, cachée par un massif de grenadiers ; et, d'un

regard presque farouche, elle observait, elle devinait la tendresse profonde qui unissait la mère à l'enfant.

Et, tout à coup, sentant son cœur lui échapper malgré elle, Suzel s'élança vers Germaine, la saisit dans ses deux bras, la serra convulsivement contre sa poitrine, en s'écriant d'une voix ardente :

—Ma petite fille !... ma fille !

Effrayée, Germaine poussa un cri aigu, se débattit avec force, et, se dégageant ainsi des bras qui l'enlaçaient, d'un seul bond elle fut dans ceux de Mme de Guérande.

Là, elle demeura blottie, pâle et tremblante, jetant sur l'alsacienne un regard terrifié.

Mme de Guérande, très émue, la serrait avec violence, toute prête à la défendre.

Et, l'œil sévère, s'adressant à Suzel :

—Retirez-vous, fit-elle gravement, vous effrayez cette enfant.

Puis, faisant signe à un domestique qui traversait le patio :

—Louis, murmura-t-elle, restez ici : cette femme est folle, sans aucun doute.

Suzel demeurait anéantie. Elle entendit l'accusation et ne se défendit pas. Son regard humide, fixé sur Germaine, exprimait un abîme de poignante douleur. Elle la regardait enlacer sa mère, s'y attacher de toute sa force. Elle contemplait aussi la robe élégante qui parait l'enfant, l'habitation luxueuse où elle passait sa vie, le dessin achevé qui attestait l'éducation soignée donnée à l'héritière des de Guérande, et, tout bas, elle se disait :

—Comment ai-je pu songer à la reprendre ?

Elle tenait maintenant son front caché entre ses deux mains. Une lutte terrible s'engageait dans son cœur. Une seconde fois il lui fallait renoncer à tous les riants espoirs qui l'avait soutenue pendant le voyage. Le pourrait-elle ?

Et toujours elle fermait les yeux, car si elle avait vu Germaine, elle n'aurait pu lui dire en son âme un second adieu... un adieu si poignant ! Et pourtant la reprendre ?... la condamner à la misère ? Elle l'aimait bien trop. Un court moment, pour ceux à qui la vie est souriante, mais un siècle pour la pauvre femme, un long siècle se passa avant qu'elle eût accompli le suprême sacrifice.

Elle tremblait violemment, son âme était broyée, et ce brisement lui causait une si atroce douleur que ses yeux se remplissaient de larmes ; ils apparurent inondés lorsqu'elle abaissa ses mains tremblantes. Elle les essuya violemment, et, s'approchant avec calme de Mme de Guérande, un calme puisé dans son immense amour :

—Pardonnez-moi, dit-elle, cet instant de folie... J'avais une petite fille qui ressemblait à la vôtre... J'ai cru la reconnaître... Mais elle est morte... Je n'ai plus d'enfant ! Un sanglot étouffé brisa sa voix.

—Pauvre femme ! murmurait Mme de Guérande, pauvre femme !

Son âme compatissante, comprenait cette angoisse maternelle ; et, maintenant, par de charitables paroles, elle s'efforçait de consoler Suzel, dont le beau visage, pâle et farouche, s'était adouci.

—Madame, demanda-t-elle enfin avec un regard qui implorait, en souvenir de ma pauvre petite, permettez-moi d'embrasser la main de votre enfant.

Et comme Germaine, encore toute saisie, cachait, avec effroi, ses petites mains dans celles de Mme de Guérande, qui les serrait étroitement :

—Vous ne voulez pas ? fit Suzel. Je ne vous aurais pas fait de mal, pourtant... et à moi, ça m'aurait fait tant de plaisir... à cause de ma pauvre mignonne.

Sa voix exprimait une douleur si intense, un regret si profond, que l'enfant en fut remuée jusqu'au fond de l'âme, et gracieusement alors, elle plaça sa petite main, encore tremblante, dans celle de l'Alsacienne, qui ardemment et éperdument y appuya ses lèvres.

Depuis la veille elle rêvait à ce baiser !

—Merci, dit-elle, en relevant la tête ; merci, vous m'avez fait du bien, j'aimais tant ma chère petite !

Son visage avait une pâleur ardente, et ses larmes, à peine séchées, avivaient encore l'éclat de son regard.

A l'état misérable de son costume que cachait à peine la large mante, Mme de Guérande comprit sa détresse, et délicatement, par l'entremise de Germaine, lui offrit une aumône.

Sûzel regardait toujours la belle enfant avec des yeux qui l'adoraient ; mais d'un mouvement de tête, accompagné d'un pâle sourire, elle refusa l'offrande. Puis, chancelante, mettant la main sur son cœur pour qu'il ne se brisât point, elle regagna la chambre qu'elle avait louée dans un des plus pauvres quartiers d'Alger.

Elle s'accouda au balcon, et longtemps elle demeura à sa fenêtre, laissant errer son œil morne sur le mouvement de la rue.

Elle se sentait bien malheureuse. Il lui semblait que le rêve de réunion tant caressé durant son voyage n'était plus que le souvenir d'un bonheur depuis longtemps passé.

Elle enviait ceux qui traversaient la rue ; les heureuses mères portant dans leurs bras un nouveau-né ; les vieillards assis devant leur porte et souriant à un petit-fils.

Elle enviait la libre hirondelle, qui s'envolait vers sa couvée, et si elle enviait la vie, elle enviait aussi la mort ; car, regardant un jasmin desséchée sur le balcon voisin, elle murmura :

—Il est mort ! Il est bien heureux ! Je voudrais être morte aussi !

La soirée s'avancait. Les terrasses se peuplaient. Des milliers d'étoiles scintillaient au ciel, et comme la maison de Sûzel était voisine du rivage, elle entendait la mer se briser sur la jetée, se briser éternellement sans jamais mourir.

Cette lutte sans trêve lui parut analogue à l'agonie de son cœur. Elle était forte, jeune, et longtemps encore son amour maternel serait brisé, comme les rochers brisaient les vagues. Longtemps, longtemps encore, toujours ! elle serait une inconnue pour Germaine, et tout l'amour de son enfant serait donné à l'autre... à l'étrangère !

Cette pensée la fit pleurer. Les sanglots soulevaient sa poitrine, pressés et déchirants ; puis ils se calmèrent, ses larmes perdirent leur amertume, un sourire céleste erra sur ses lèvres ; elle prit le petit portrait que toujours elle portait sur elle, et, l'embrassant longuement, elle murmura :

L'autre t'aime bien, Germaine ; mais moi je t'aime mieux encore... je t'aime à te donner tout mon bonheur !

Et ses mains se joignirent, comme si elle priaient devant l'image.

Maintenant elle caressait un nouveau rêve.

Elle ne retournerait plus en France. Elle n'en aurait ni le courage ni la force ; mais, tout près de la villa des Myrtes, elle avait entrevue une maisonnette abandonnée. Elle s'y établirait. Que lui fallait-il pour vivre ? Presque rien. Le travail ou la charité pourvoiraient à ses besoins. Du reste, que lui importaient les souffrances de son corps si elle donnait à son cœur la joie dont il était avide !

Et, de là, elle verrait Germaine. Elle lui offrirait quelques fleurs lorsque la fillette, radieuse et parée, passerait sur la route. Elle

pourrait aussi lui adresser la parole... et peut-être serrer dans ses mains la chère petite main.

Et ce rêve s'accomplit. Avec la promesse d'une minime somme d'argent, donnée chaque année au propriétaire, un vieux berger kabyle, Sûzel prit possession de la chaumière lézardée couverte de paille de maïs, entourée de cactus et de quelques oliviers. Au dedans tout était misérable ; seule une natte de jonc servait de lit. Pas un meuble. Mais Sûzel cependant était bien heureuse ; car, du seuil abrité par les oliviers, chaque matin elle pouvait entrevoir Germaine.

La vie maintenant lui semblait radieuse, et depuis quelques semaines, elle souriait à son modeste bonheur, lorsqu'un jour elle vit apparaître M. de Guérande. L'œil dur, les lèvres crispées, il s'écriait d'une voix impérieuse :

—Quelle imprudence ! Venir nous braver jusqu'ici ! Vous partirez, Sûzel, je l'exige. C'est moi qui vous le dis.

Le comte Maxime n'avait pas vu sans irritation l'Alsacienne prendre possession du gourbi et il y venait déterminé à éloigner cette mère au cœur ardent, dont un geste, dont un élan de l'âme aurait pu détruire la quiétude dans laquelle vivait la comtesse en lui apprenant une effroyable vérité : la mort de son unique enfant.

—Quelle audace ! reprit le comte Maxime, d'un accent où grandissait la colère ; quelle audace ! Vous fixer à quelques pas de mon habitation, quand vous aviez promis le silence au docteur Lauthier, quand vous lui aviez juré de disparaître.

Sûzel baissa la tête, laissa tomber ses deux mains avec abandon, comme une martyre prête à recevoir le coup fatal, et répondit avec un douloureux soupir :

—Je souffrais tant !

M. de Guérande demeurait sombre, insensible, et du doigt montrait l'horizon.

—Si bientôt, disait-il, vous n'avez regagné la France, j'accomplis ma menace. Dussé-je désespérer la comtesse, elle saura qui vous êtes, et nous rendrons Germaine à la misère.

—Quoi ! regagner la France !... Quitter Germaine !...

Puis, tout à coup, lasse enfin d'être foulée aux pieds, trouvant dans son désespoir une énergie indomptable, elle redressa la tête ; ses yeux lancèrent des flammes, et, d'une voix ardente :

—Non, non, je ne partirai pas. Et, si vous me chassez par la force, c'est moi qui lui dirai la vérité. Ah ! on m'appelle la folle, je le sais ; on mettra en doute chacune de mes paroles, je le sais encore ; mais j'ai des preuves en main que Germaine est ma fille. J'ai une lettre échangée avec le docteur Lauthier ; j'ai le portrait qu'il m'a donné lorsque vous avez quitté Paris, me laissant si malheureuse ; j'ai encore...

Puis, se calmant soudain, joignant les mains et suppliant :

—Ah ! M. de Guérande, laissez-moi demeurer ici. Quel mal fais-je à la chère petite ? Est-ce lui être nuisible que l'aimer de toute ma force ? que d'être prête à la défendre au moindre danger ? Quand elle se promène sur la plage et qu'elle s'approche tout près du flot, moi je veille toujours. L'autre soir, n'ai-je pas d'un coup de pierre érasé l'aspic qui allait mordre sa main. Laissez-moi, laissez-moi demeurer ici ; je serai si discrète, si prudente. Qui pourrait deviner la vérité ?

M. de Guérande se sentit ébranlé devant l'ardeur de cette prière, devant ce regard qui implorait.

—Soit, dit-il enfin, restez ; mais jurez-moi de garder le silence. Faites-en le serment.

Sûzel eut un fier sourire.

—Pourquoi un serment, puisque de ce silence dépend le bonheur de mon enfant ?... Cependant, si vous l'exigez, je jurerai, tenez, sur le portrait de Germaine.

Prenant le médaillon, elle appuya sa main tremblante sur la tête de la fillette.

—Je jure, dit-elle, de ne jamais me faire connaître. Je le jure devant cette image, et sur mon salut éternel.

Ce serment calma les appréhensions du comte Maxime.

—C'est bien, dit-il froidement, je compte sur votre promesse ; mais malheur à Germaine, si vous y manquez.

C'est ainsi que Sûzel, sans être inquiétée, put continuer d'habiter le gourbi. Et bientôt Germaine connut le radillon qui y conduisait. A sa terreur première avait succédé une pitié infinie pour cette femme aimante, qui toujours l'attendait au seuil de sa chaumière, l'œil plein d'amour et le cœur palpitant.

Avant qu'elle eût tourné le bouquet d'oliviers, Sûzel avait distingué le bruit de ses pas, pourtant bien légers, et plus Germaine approchait, plus le regard maternel s'illuminait.

Avec une délicieuse gentillesse, la fillette sautait au cou de sa vieille amie ; puis elle allait et venait dans le gourbi, inspectant, examinant, interrogeant. De minuscules chaussons de laine, un mignon bonnet rouché, une médaille d'argent, excitaient sa curiosité :

—Ce sont vos reliques, Sûzel ?

—Oui, mademoiselle Germaine, mes chères reliques.

—Alors, elle est morte, votre fille ?... Vous l'aimiez donc beaucoup ?

Et Sûzel, avec un élan presque sauvage, eût voulu l'enlacer, lui crier d'une voix ardente :

—Germaine, ma Germaine, rien de moi ne va donc à toi ?... Tu ne sens donc pas, là, dans tes jeunes veines, que mon sang y coule ?... Je serai donc toujours l'étrangère, toujours...

Mais elle imposait une contrainte à la violence de sa tendresse, et respectueusement elle baisait le front de la belle enfant.

—Oui, j'aimais bien ma petite fille, répondait-elle, d'une voix devenue tremblante ; elle aurait votre âge... Elle vous ressemblerait, j'en suis sûre.

Ainsi passaient les jours, puis un hiver, Germaine devint grave. Elle se préparait à sa première communion.

avec cet amour légèrement égoïste de toutes les mères, Mme de Guérande ressentait un peu d'amertume en voyant l'ardeur avec laquelle la fillette s'était donnée à Sûzel. De la jalousie ? non. L'intelligence de la comtesse était trop éclairée, et son âme planait trop haut, pour donner asile à un sentiment si misérable : la jalousie rampe.

De la tristesse, oui. Une mère aimerait à accuser seule le cœur de son enfant, et quoique sa part soit magnifique, elle a de légères tentations de considérer comme usurpée toute tendresse qui ne se rapporte pas directement à elle.

Ne leur en voulons pas, à nos mères bien-aimées, de ce sentiment un peu personnel, sans doute, car il prouve un amour immense. Mais en ceci, les mères ont tort. Elles oublient que le cœur, cette chose si petite, pourtant, est vaste, vaste à contenir un monde, et que toutes les tendresses permises par la loi divine y trouveront toujours place, sans jamais se nuire.

A demi étendue dans un *rocking-chair*, l'œil fixé sur la campagne, Mme de Guérande regardait disparaître, dans un nuage de poussière, le landeau de son mari.

L'homme de plaisir se rendait au cercle, où, depuis la veille, il suivait, avec un intérêt févreux, une partie d'échecs qui se jouait entre New-York et Alger. Des paris insensés étaient engagés sur l'échiquier, et le comte Maxime était un des principaux parieurs.

Il venait de quitter sa femme sans lui adresser un mot affectueux, et devant cette indifférence, devant cet empressement à rejoindre ses frivoles compagnons, la comtesse ne put réprimer un douloureux soupir.

Germaine l'entendit, et abandonna aussitôt l'album sur lequel elle dessinait une gerbe de fleurs, elle vint s'asseoir sur un cousin, aux pieds de sa mère.

Avec son intelligence vive, elle avait saisi quelques échos des douleurs du foyer. Elle ne voulait ni juger ni blâmer celui qu'elle appelait son père; mais, par ses prévenances envers sa mère, elle s'efforçait d'adoucir une mortelle blessure.

Mme de Guérande passait tendrement la main sur les cheveux bouclés de sa fille, et un sourire effleura ses lèvres en la voyant si jolie.

Au loin, les orangers embaumaient, et la rade, bleu-saphir, chatoyait sous le ciel enflammé.

Sur la plage, quelques Arabes dormaient en plein soleil, abrités par leurs burnous; et, longeant la route transformée en fournaise, une femme marchait d'un pas lent, suivant avec soin la bande d'ombre projetée sur le sol par les murs de la villa.

—C'est Sûzel, fit Germaine d'une voix attendrie. Elle vient d'Alger, sans doute, où elle a dû rapporter son travail. Regardez, mère, comme elle est fatiguée; cela fait pitié.

Mme de Guérande jeta un regard compatissant sur l'Alsacienne, qui, vraiment, paraissait accablée; mais ce regard perdit sa douceur lorsque Sûzel, s'arrêtant un instant devant la terrasse, eut pour Germaine un sourire radieux.

—Bonjour, Sûzel, cria la fillette. J'irai vous trouver ce soir, lorsque la chaleur sera tombée. Préparez-moi une tasse de lait de votre chèvre. J'aime tout ce qui est chez vous.

Sûzel s'éloigna le cœur palpitant, savourant à l'avance la joie de cette soirée; mais Mme de Guérande prit un air grave, et d'une voix qui tremblait légèrement:

—Tu vas bien souvent chez cette Alsacienne, Germaine, tu me délaisses.

Dans un mouvement plein d'affection, la jeune fille enlaça Mme de Guérande, et, logeant sa tête sur son épauls:

—Mère, mère chérie, si vous le désirez, je ne vous quitterai jamais. N'êtes-vous pas celle que j'aime le plus au monde.

Le visage de la comtesse rayonna.

Alors Germaine, revenant à son idée première:

—Mère, si vous m'aviez perdue toute petite; vous auriez bien du chagrin, n'est-ce pas?

Sans répondre, Mme de Guérande l'embrassa longuement:

—Eh bien, si la vue d'un autre enfant vous consolait un peu, ne seriez-vous pas heureuse de recevoir sa visite? Si je vais souvent chez Sûzel, maman, ce n'est pas que je l'affectionne plus que vous. Non, non, cela serait impossible; mais c'est pour lui rappeler sa petite fille. Et puis, j'ai remarqué ceci, c'est qu'elle ne sait guère prier, cette pauvre Sûzel. Parfois elle dit que Dieu l'a trop fait souffrir pour être bon. Eh bien, quand je lui parle du ciel, elle m'écoute, elle s'attendrit, elle m'appelle son ange. Je lui répète tout ce que vous m'avez enseigné. Dites, maman, si je pouvais ramener cette âme au bon Dieu

pour le jour de ma première communion, n'en seriez-vous pas heureuse?

Maintenant, Mme de Guérande regrettait sa faiblesse: elle contemplait, attendrie, le regard limpide de Germaine, l'éclat qui colorait ses joues. Ce jeune visage rayonnait d'enthousiasme et d'ardeur.

—Va, dit-elle, tant que tu voudras chez Suzel, et puisse Dieu t'inspirer les paroles qui rendront le calme à cette âme ulcérée! Sois missionnaire, ma Germaine, et jamais plus je ne me plaindrai de ton absence.

Semblable à l'oiseau farouche qui se tapit au fond de sa cage, dédaignant toute nourriture qui le ferait vivre, Sûzel avait toujours refusé toute consolation religieuse; elle voulait pleurer sans résignation; elle ne connaissait qu'un seul culte, celui de son enfant, un seul amour, l'amour maternel.

Et c'était un spectacle touchant de voir Germaine prendre sa mère par la main et la conduire pas à pas sur le chemin du ciel.

—Il faut être pieuse et résignée, Sûzel; il faut prier Dieu. Vous avez oublié, mais moi je vais vous l'apprendre. Redites avec moi.

Et Sûzel, priant près de Germaine, balbutiait les paroles du *Pater*. Toutes les leçons divines, apprises autrefois, dans son enfance, lui revenaient en mémoire, en passant sur les lèvres de son enfant.

Puis arriva le jour de la première communion.

Germaine était vraiment angélique dans sa vaporeuse parure. L'Alsacienne se tenait au bas de l'église, près du bénitier, les yeux fixés sur la blanche vision. Elle ne pouvait retenir ses larmes. Et lorsque Germaine s'approcha de la Table Sainte, la pauvre mère, tombant à genoux, le visage dans ses deux mains, s'écria du plus profond de son cœur:

—Mon Dieu! pardonnez-moi toutes mes fautes. Mon Dieu, je vous bénis. Jamais, jamais plus, je n'aurai de murmure contre votre sainte volonté.

A la sortie de la messe la foule se pressait devant le porche de l'église. Mêlés aux Européens, on voyait des curieux de tous pays, de toute religion: des Arabes drapés dans leurs burnous, des Maltais offrant des grenades, de belles Juives dans leur robe plate à plastron d'or.

Germaine, toute charmante dans sa toilette de mousseline, un cierge à la main, le regard modeste sous son long voile, s'était hâtée de rejoindre Mme de Guérande, qui, tout bas, lui disait à l'oreille ces délicates tendresses dont seules les mères ont le secret.

Et là-bas, à demi cachée dans l'ombre projetée par l'église, pauvrement vêtue, tremblante du désir d'aller embrasser sa fille, et pourtant ne l'osant pas, Sûzel se tenait debout au milieu de la foule.

(A suivre)

Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc.

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

THEATRE - ROYAL

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, le 24 AOUT.

Après-midi et soirée.

La charmante comédie musicale et spectaculaire intitulée:

BIRDS OF A FEATHER

JOLIS COSTUMES, DECORS, ETC.

PRIX D'ADMISSION:

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE:

TONY PASTOR, et sa compagnie de merveilles européennes.

LA PRESSE

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou dispenser de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE JUILLET

20,560 par jour

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal.

LE SILLON revue littéraire et artistique mensuelle —16 pages. 3 fr. par an. —Poésies, nouvelles, chroniques, etc.—Ecrire à M. E. Bouhaye 31, rue de Chabrol, Paris.

"LA LYRE UNIVERSELLE"

Revue Poétique Illustrée Lamartinienne

L'abonnement annuel de 5 fr. donne droit à une collaboration en prose et en vers et en toutes langues.

DIRECTION, FORMATION, JULES CANTON, 19 RUE SOUFFLOT.

Sommaire du No. 61 Mois de Juillet 1891.

SOMMAIRE.—Avis divers. *La Sarcelle Littéraire*: Nécrologie de *La Lyre Universelle*. La France et le monde littéraires: Le Centenaire de Lamartine par M. Jules Canton (suite). Avril, poésie par A. Eschenauer, président du *Salon*. Lamartine au Collège de France (suite). Conférence faite à la 37me séance du *Salon*, par le Docteur Bérillon, professeur à l'Ecole de Médecine, sur l'Hypnotisme au point de vue philosophique. La Dyptiq Coloris et le travail chez soi. Le Trimestre littéraire par Louis d'Aiglemont (suite). L'Œuvre Lamartinienne de M. Jules Canton et la presse. *Leurs Filles*, comédie en deux actes et en prose de M. P. Wolff, jouée au Théâtre-Libre. —A. M. G., et Henriette Weil. —La Salle des Capucines.

DYSPEPSINE

— LE —
GRAND REMÈDE AMÉRICAIN

— POUR LA —

DYSPEPSIE

GUÉRIT RADICALEMENT

L'Indigestion, Flatulence, Estomac en Désordre, Brûlement d'Estomac, Maux de Tête, Constipation, Maladies Biliéuses,

— AINSI QUE —

LA DYSPEPSIE ET LES MALADIES DE FOIE SOUS TOUTES LEURS FORMES

Regularisant l'action de l'Estomac et des Organes Digestifs.

En Vente dans toutes les Pharmacies, 50 cts. la Bouteille

LE MUSEE DES FAMILLES. (58e année), paraissant deux fois par mois, publié dans son No. du 1er Aout 1891: *Les gâtes du mois*, par Willy. *Le Sourd et l'aveugle*, par Riquart-Villeneuve. *La Vallée de Josaphat*, par G. R. *Les dix doigts de Jean Ruthé*, par Sinte Delorme. *Comédie et Divertissement à Trianon*, par Ange de Lassus. *La Mort de Galba*, par P. Antonini. *Les Espérances*, par Anais Segalas. *Le Mal du Pays*, par M. de Morel. *Sans loi*, par Louise Mussat. *Mosaque*, par Eug. Muller.

ILLUSTRATIONS par H. Woods, Albert Guillaume, J. Wagnez, A. Gaillard, Fillard, etc. et d'après de vieilles estampes.

PRIX D'ABONNEMENT. Paris: un an, 11 fr. Départements, 16 fr., à la Librairie Ch. Delagrave, 15, rue Soufflot, Paris.



PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSÉES

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SUCRE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les maladies causées par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

B. E. MCGALE
PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

"LA NOUVEAUTÉ"

PARAISANT TOUTES LES SEMAINES

Le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTRÉAL, Poirier, Bessette & Neville,
516 RUE CRAIG.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

— DE —

SHELDON COLLINS' SON & CO.,
32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,

VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

L'Intermédiaire des Chercheurs et des Curieux. Fondé en 1861.—Correspondance littéraire Notes and Queries Français, Questions et Réponses, Lettres et Documents inédits, Communications Diverses.

PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas.
NEW-YORK: F. W. Christern, 251, Fifth Avenue.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPEUTEUR
107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTRÉAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

JOURNAL DE LA JEUNESSE.—Sommaire de la 97^{me} livraison (18 Aout 1891).—TEXTE: Une poursuite par Mme de Nanteuil. Les Jumeaux de la Bouzarque, par H. Meyer. Au cabinet, par Mme Gustave Demoulin. Les traités de civilité puerile et honnête, par L. Desplaces. Les arazzi, par Mme Barbé. Chaque numéro, 10 cent.

ILLUSTRATIONS de A. Paris, Hildebrand, Tofani, etc.
ABONNEMENTS: Un an, 20 fr. Six mois, 10 fr.
Bureaux à la Librairie Hachette & Cie, 79 boulevard Saint-Germain, Paris.

MAISON FONDÉE EN 1859

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122
MONTRÉAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les convents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.
GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.
GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.
GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.
GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

HENRY R. GRAY

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

Pilules Antibiliéuses.



MARQUE DE COMMERCE

Du Dr NEY

Remède par excellence contre les Affections Biliéuses: Torpeur du foie, Excès de bile et autres indispositions qui en découlent: Constipation, Perte d'appétit, Maux de tête, Etc.

Le Dr D. Marsolais, praticien distingué, écrit ce qui suit:

Voilà plusieurs années que je fais usage des Pilules Antibiliéuses du Dr Ney et je me trouve très bien de leur emploi.

Je ne puis que faire l'éloge de leur composition que vous avez bien voulu me faire connaître. Ne contenant pas de mercure, elles peuvent être administrées sans danger dans une foule de cas où les pilules mercurielles seraient tout à fait nuisibles.

Non-seulement je fais un usage considérable de ces pilules pour mes patients, mais j'elles ai aussi employées en maintes circonstances pour moi-même et le résultat a été des plus satisfaisants.

C'est donc avec plaisir que j'en recommande l'usage aux personnes qui ont besoin d'un purgatif DOUX, EFFECTIF, ET INOFFENSIF.

Lavalrie, 1er mai 1887. Dr D. MARSOLAIS.

EN VENTE PARTOUT

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Chimiste
JOLIETTE, P. Q.

PRIX SEULEMENT 25 CTS LA BOITE.

La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Éditeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES

\$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,450 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

Circulaires, Livres,
Brochures, Pamphlets,
Affiches, Programmes,
Cartes de visite, Cartes d'affaires,
Entêtes de comptes, Pancartes,
Annonces d'encan, Etiquettes,
Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées.
Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.